

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
وزارة التعليم العالي و البحث العلمي

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

ECOLE NORMALE SUPERIEURE
D'ORAN



المدسة العليا للاساتذة
بوجران

Département des Langues Etrangères

Filière de Français

Polycopié de Cours

Littérature 1

1^{ère} année PES

Mme Yasmina GHASSOUL

MCB

2021/2022

1. Présentation du module :

Le module de « **Littérature 1** », enseigné aux étudiants de 1^{ère} année de l'Ecole Normale Supérieure d'Oran, met l'accent sur des textes et des productions littéraires susceptibles d'éclairer la dynamique et l'histoire de la littérature française du Moyen-âge au XVIII^{ème} siècle. Le volume horaire annuel du module est de **45 heures** réparties en un cours **d'1h30/semaine**. Il est évalué par un examen écrit de **1h30** à la **fin de chaque semestre** et dont le **coefficient** est égal à **1**.

2. Compétences générales :

Les connaissances et les compétences visées par cet enseignement sont celles que l'on peut attendre aujourd'hui de futurs enseignants formés à l'ENS. Elles s'inscrivent également dans un cadre plus général qui peut se définir de la manière suivante :

- Connaissance d'œuvres littéraires et artistiques variées.
- Aptitude à lire et à enrichir sa culture de manière autonome et personnelle.
- Capacité à mobiliser ses connaissances à des fins d'analyse, d'interprétation et de comparaison.
- Acquisition des repères nécessaires à la compréhension des œuvres littéraires dans leur contexte esthétique, culturel, et social.
- Capacité à situer les œuvres par rapport à ces courants littéraires et artistiques.
- Capacité à ordonner et à mobiliser une culture générale mettant en jeu des savoirs divers et un esprit d'ouverture.
- Connaissance plus approfondie de la langue et de ses usages, exercée par l'étude et par la pratique de diverses formes d'expression.
- Aptitude à s'exprimer avec plus de facilité et d'aisance à l'écrit comme à l'oral.
- Capacité à mettre en forme et à exposer ses travaux.

Cette acquisition de connaissances et de compétences en classe de littérature va de pair avec le goût pour la recherche, l'ouverture d'esprit, et la créativité, autant d'attitudes indispensables à la tâche d'enseignement.

3. Objectifs du module :

- Diversifier les approches du texte littéraire et familiariser l'étudiant avec les études de textes.
- Enrichir le dialogue entre la littérature et les autres formes de langages artistiques ainsi qu'avec d'autres disciplines.
- Former des lecteurs avertis, instruits et curieux, capables d'approfondir les acquis par des réflexions et des lectures personnelles.
- Développer le jugement, l'esprit critique et l'autonomie des étudiants.
- Explorer des problématiques liées à la place de la littérature dans la société contemporaine.

4. Finalités :

L'enseignement de la littérature à l'École Normale Supérieure a pour finalité d'enrichir et de consolider une culture littéraire et humaniste acquise au lycée, ouverte sur les problématiques du monde contemporain.

Il contribue également à préparer les étudiants dans divers secteurs disciplinaires du champ des lettres et sciences humaines et à développer chez eux des compétences indispensables à la formation de l'enseignant de demain.

5. Méthodologie :

A partir de divers supports littéraires, l'enseignant peut :

- Proposer des lectures de textes issus du programme préalablement défini.
- Diversifier les situations d'expression écrite et orale, sans se limiter à celles qui permettront d'évaluer les élèves à l'examen de fin d'année.
- Poursuivre le travail sur la langue pour permettre une approche plus nuancée et rigoureuse des textes et des œuvres.
- Créer des liens avec les travaux effectués dans d'autres modules, en se rapprochant en particulier des enseignants de didactique et des sciences du langage.

6. Programme

Le programme de 1^{ère} année présente des questions essentielles à la compréhension des œuvres littéraires, ainsi que le phénomène de création littéraire. Il invite les étudiants à réfléchir aux rapports particuliers qui unissent les textes à la société, à l'époque, et aux autres modes d'expression artistique ; les incitant, de ce fait, à développer des connaissances sur les contextes de production et de réception des œuvres qui s'étendent sur une période donnée de l'Histoire (du Moyen-âge au XVIII^{ème} siècle).

7. Répartition annuelle des cours :

Le Moyen-âge : « Les Temps Obscurs ».....	P.5
Cours 1 : Le Moyen-âge ou « Les temps obscurs ».....	P.6
Cours 2 : La chanson de geste : « La chanson de Roland ».....	P.8
Cours 3 : La littérature courtoise : « Le lai du Laostic » Marie de France.....	P.9
Cours 4 : « Le roman de chevalerie » Chrétien de Troyes.....	P.10
Cours 5 : La littérature bourgeoise : « Le roman de Renart ».....	P.12
Cours 6 : Le fabliau : « Brunain et Blérain » de J. Bodel.....	P.14
Cours 7 : Le théâtre comique/religieux : « La farce de Maître Patelin ».....	P.15
Cours 8 : La poésie didactique: « Le roman de la rose » G. de Lorris.....	P.17
Cours 9 : Synthèse sur le Moyen-âge.....	P.18

Le XVI^{ème} siècle : Humanisme, Renaissance et réformes	P.19
Cours 10 : Naissance des Temps modernes.....	P.20
Cours 11 : Découvrir l'Humanisme : François Rabelais : « Pantagruel ».....	P.22
Cours 12 : Michel Montaigne : « Sur l'éducation des enfants ».....	P.24
Cours 13 : La poésie au XVI ^{ème} siècle : « Ode à Cassandre » de Ronsard....	P.26
Cours 14 : « Les regrets » de Joachim du Bellay.....	P.27
Cours 15 : Synthèse sur le XVI ^{ème} siècle.....	P.28

Le XVII^{ème} siècle : Le siècle classique.....	P.30
Cours 16 : Codes, styles et morale du grand siècle.....	P.31
Cours 17 : La tragédie classique : « Le Cid » de Corneille.....	P.32
Cours 18 : « Bérénice » de Racine.....	P.34
Cours 19 : La comédie : « Le malade imaginaire » de Molière.....	P.36
Cours 20 : Les règles du théâtre classique.....	P.38
Cours 21 : les fables de Jean de la Fontaine.....	P.41
Mémo : Synthèse sur le siècle des Lumières.....	P.42

LE XVIII^{ème} siècle : Le siècle des lumières.....	P.43
Cours 22 : « Les inventions de la liberté ».....	P.44
Cours 23 : « Candide » de Voltaire.....	P.45
Cours 24 : « Les lettres Persanes » de Montesquieu	P.46
Cours 25 : « Du contrat social » de Rousseau.....	P.47
Cours 26 : « Jacques le fataliste » de Diderot.....	P.48
Cours 27 : « Les fausses confidences » de Marivaux.....	P.50
Cours 28 : Frise chronologique sur le XVIII ^{ème} siècle	P.51

8. BIBLIOGRAPHIE :

- BERTHELOT Anne, Histoire de la littérature française du Moyen âge, PU de Rennes, 2006
- BLANC André, Lire le classicisme, Dunod, 1995
- BORIAUD Jean-Yves, La Littérature française du XVIe siècle, Colin, coll. « Coursus »
- DEMONET Marie-Luce, Histoire de la littérature française du XVIe siècle, Bordas, 1987
- DUBOIS Claude-Gilbert, L'Imaginaire de la Renaissance, PUF, 198
- GOLDZINK, Histoire de la littérature française du XVIIIe siècle, Bordas, 1988
- GOULEMOT J.-M., La Littérature des Lumières, Nathan Université, 2002
- LANDRY J.-P., MORLIN Isabelle, La Littérature française du XVIIe siècle, Colin, coll. « Coursus »
- LIVET Charles, Précieux et précieuses : caractères et mœurs littéraires du XVIIe siècle, Ressouvenances, 2001
- MARI Pierre, Humanisme et Renaissance, Ellipses, 2001
- ROHOU Jean, Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, PU de Rennes, 2001
- ROJAT Paul-Henri, Littérature baroque et littérature classique au XVIIe siècle, Ellipses
- VIEUILLE Chantal, Histoire régionale de la littérature en France des origines à la Révolution, Plon, 1986

LE MOYEN ÂGE



- Qu'est ce que le Moyen Age ?

Le Moyen-âge est une période de l'Histoire située entre l'Antiquité et l'époque moderne et qui s'étend du V^{ème} au XV^{ème} siècle. Elle commence avec le déclin de l'Empire romain d'Occident et se termine avec la Renaissance (XVI^{ème} siècle). Il se subdivise en trois parties, le haut Moyen Âge (du V^e siècle à la fin du X^e siècle), le Moyen Âge classique (du XI^e siècle à la fin du XIII^e siècle) et le Moyen Âge tardif (du XIV^e siècle à la fin du XVI^e siècle).

- Pourquoi appelle-t-on le Moyen-âge « les Temps obscurs » ?

Le Moyen-âge, appelé également période des Temps Obscurs (en opposition aux Temps Modernes) est marqué par de nombreuses guerres et famines qui ont fortement réduit la population européenne occidentale.

L'Église a connue elle aussi de graves crises théologiques qui ont divisé la population catholique de l'époque. Ainsi, l'Histoire retiendra le côté sanglant des combats et despotique des hommes de foi.

- Comment était organisée la société au M.A ?

La société du Moyen-âge était divisée en trois ordres : les nobles : princes, chevaliers, seigneurs (ceux qui combattent), les hommes d'Église (ceux qui prient) et la paysannerie : peuple, tiers-état (ceux qui travaillent).

Les paysans sont placés sous la protection des seigneurs locaux (les nobles) qui leur offrent protection et sécurité contre les pillards et les bandits. Les seigneurs, quant à eux, sont sous l'autorité de l'Église, ce qui leur permet de mieux assujettir leurs sujets.

- La politique au MA :

Après la chute de l'Empire romain s'en suit une grande instabilité politique, due aux guerres entre les différents royaumes d'Europe, mais aussi à des combats contre de multiples envahisseurs. On peut citer : les invasions arabo-musulmanes, au VIII^e siècle et les invasions normandes aux IX^e et X^e siècles.

Ce sont ensuite les croisades qui déstabilisèrent encore plus le royaume de France. Les Croisés se battent contre les Maures (les Sarrasins) en Terre sainte pour défendre le tombeau du Christ. Vers le XII^{ème} siècle, l'Inquisition religieuse crée une atmosphère de terreur et de suspicion dans la société française médiévale. Cette période sombre de l'histoire de France et d'Europe va durer plusieurs siècles.

- Chevalerie, Paysannerie et Religion au MA :

1. *Les chevaliers* : Le chevalier au Moyen Âge est souvent d'ascendance noble. Il commence son apprentissage de la chevalerie dès l'âge de sept ans. Son éducation comptera trois étapes qui le mèneront jusqu'à l'adoubement. Il est d'abord galopin (il s'occupera de nettoyer les écuries), puis page (Il s'occupe des chevaux, apprend à les monter, à chasser, à manier l'épée... etc.), tout en étant également au service de la dame du château. A la fin de ces trois étapes, il est écuyer ou damoiseau. Après la cérémonie d'adoubement, il devient officiellement chevalier du roi.

2. *Les Paysans* : cette catégorie représente 90 % de la population au Moyen-âge. On distingue deux sortes de paysans : les serfs et les vilains (les paysans libres) : les serfs appartiennent au seigneur qui a tous les droits sur eux, ils sont rattachés à ses terres et lorsque le seigneur vend une partie de ses terres, les serfs qui y vivent sont vendus avec. Les vilains, par contre, ne sont pas rattachés à la terre mais doivent travailler et payer régulièrement des impôts au seigneur.
3. *Le clergé* : En 499, poussé par l'évêque de Reims Remi, Clovis, roi des Francs, se fait baptiser chrétien avec toute son armée. L'Eglise devient dès lors la seule autorité reconnue depuis la chute de l'Empire romain. C'est de là, que les hommes d'Eglise, notamment le clergé, détiennent leur pouvoir et c'est le pape qui détient l'autorité suprême au MA.

Au MA, une nouvelle organisation de la société se développe, c'est la vassalité ou la féodalité :



Pour aller plus loin...

Les étudiants sont invités à faire des recherches sur les sujets suivants :

Les rois de France – les croisades – l'Eglise et les réformes au Moyen-âge – La chanson de geste.

D'un auteur inconnu *la chanson de Roland* est une chanson de geste datant du XI^{ème} siècle. Composé de 4000 vers, ce poème raconte, basé sur des faits historiques, le massacre de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne au col de Roncevaux, le 15 août 778.

Résumé de l'histoire : *Le roi Charlemagne retourne en France après avoir combattu les sarrasins en Espagne ; son neveu Roland se trouve à l'arrière-garde de l'armée. Ganelon, un des comtes français, trahit le roi par haine de Roland et avertit les sarrasins du passage de l'armée à Roncevaux. Roland et ses compagnons sont attaqués et se retrouvent en infériorité numérique. Olivier tente de convaincre Roland d'appeler Charlemagne et le reste de l'armée à l'aide en sonnant de son cor, mais Roland veut se montrer courageux jusqu'au bout, et refuse. Après un combat héroïque, les français sont tués, Roland meurt le dernier. Quand Charlemagne apprend la mort de son neveu, il revient pour se venger et écrase l'armée ennemie.*

Texte :

Roland est vaillant et Olivier est sage :
Tous deux sont de merveilleux vassaux.
Une fois sur leurs chevaux et en armes,
Jamais, fussent-ils mourir, ils n'esquiveront la bataille
Les comtes sont braves et leurs paroles fières.
Les païens félons, furieusement, chevauchent.
Olivier dit : « Roland, en voici quelques uns !
Ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin.
Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner.
Le roi présent, nous n'aurions pas de pertes.
Regardez là-haut, vers les cols d'Espagne.
Vous pouvez le voir : l'arrière-garde est à plaindre.
Qui en est aujourd'hui ne sera d'aucune autre »
Roland répond : « Ne dites pas ces folies !
Maudit le cœur qui dans la poitrine prend peur !
Nous tiendrons ferme ici sur place :

Nous porterons les coups et ferons la mêlée. »
Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il devient plus féroce que lion ou léopard.
Il appelle les Français et dit à Olivier :
« Seigneur, mon compagnon, mon ami, ne parlez
plus ainsi !
L'empereur, qui nous a laissé les Français, en a
choisi vingt mille qui sont tels à son avis que pas
un n'est un lâche.
Pour son seigneur, on doit subir de grands maux,
Endurer de grands froids et de fortes chaleurs,
On doit perdre de son sang et de sa chair.
Frappe de ta lance et moi de Durendal,
Ma bonne épée que le roi me donna.
Si je meurs, celui qui l'aura pourra dire
Que ce fut l'épée d'un noble vassal. »

Auteur anonyme

Etude de texte :

- Cherchez la signification des mots soulignés.
- Dans le texte, les deux héros sont ainsi décrits : « Roland est [vaillant] et Olivier est [sage] » :
Quels éléments montrent la sagesse d'Olivier et le courage de Roland ?
- Quelle image de la guerre est donnée dans ce passage ? Sur quels détails de la bataille le Narrateur insiste-t-il ?
- Que veut dire « Geste » ?

A retenir :

La chanson de Roland, la plus ancienne chanson de geste connue en France, relate les exploits épiques de Roland, neveu de Charlemagne, face aux « infidèles ». C'est un long poème épique divisé en strophes, récité de château en château par des « jongleurs » ou « troubadours ». La Geste de Roland compte ainsi parmi les plus célèbres en raison du caractère exemplaire et épiques des faits rapportés. La lutte armée qu'entreprend Roland contre les maures est l'occasion d'exalter les sentiments patriotiques et religieux. Roland incarne ainsi la figure du preux chevalier prêt à mourir pour son roi, préconisée par la féodalité chrétienne.

Texte :

Dans la région de Saint-Malo, il y avait une ville réputée. Deux chevaliers y habitaient et possédaient deux maisons fortifiées. Grâce à la bonté des deux barons, la réputation de la ville était bonne. L'un avait épousé une femme raisonnable, bien élevée, et avenante; elle se tenait merveilleusement bien, selon l'usage et comme il se doit. L'autre était un jeune chevalier bien connu de ses pairs, courageux, d'un grand mérite, et qui menait volontiers la vie d'un bon chevalier : il combattait et dépensait beaucoup, donnait volontiers ce qu'il possédait. Il aima la femme de son voisin. Il la sollicita tant, la supplia tant, lui témoigna tant de bons sentiments qu'elle l'aima elle aussi par dessus tout, autant à cause du bien qu'elle avait entendu de lui que parce qu'il était près d'elle. Ils s'aimèrent l'un l'autre raisonnablement, se cachèrent bien, et prirent garde de ne pas être aperçus, ni surpris, ni même soupçonnés. D'autant plus qu'ils pouvaient bien faire ainsi, du fait que leur demeure était proche ; leurs maisons, leurs salles et leurs donjons étaient proches. Il n'y avait ni barrière ni séparation, excepté un haut mur de pierre grise. De la chambre où la dame dormait, lorsqu'elle se tenait à la fenêtre, elle pouvait parler à son ami, et lui à elle, s'échanger leurs biens et les jetant et les lançant. Il n'y avait peu de choses qui leur étaient désagréables, tous les deux étaient heureux sauf lorsqu'ils ne pouvaient pas du tout aller ensemble selon leurs désirs, parce que la dame était surveillée de près. Mais ils avaient au moins cette compensation : de nuit comme de jour, ils pouvaient parler ensemble. Personne ne pouvait empêcher qu'ils viennent à la fenêtre pour se voir.

La nuit, lorsque la lune brillait et que son mari était couché, elle se levait pour le quitter et revêtait son manteau. Elle venait se tenir à la fenêtre, pour son ami, dont elle savait qu'il menait une vie semblable, et qu'il veillait la plus grande partie de la nuit. Ils avaient du plaisir à se voir, puisqu'ils ne pouvaient obtenir plus. Elle se tint là si souvent, se leva si souvent que son seigneur se mit en colère et lui demanda pourquoi elle se levait et où elle allait. "Seigneur, lui répondit la dame, celui qui n'a pas entendu le rossignol chanter ne connaît aucune joie dans ce monde ; c'est pour cela que je viens ici : je l'ai entendu chanter avec une telle douceur, que cela m'est un grand plaisir. Cela me plaît tant que je ne puis fermer l'œil." Lorsque le seigneur entendit ce qu'elle dit, il eut un rire de colère et de mépris. Il eut une idée : il prendrait le rossignol au piège.

Il n'y avait chez lui aucun jeune-homme qui ne construisît un piège, un filet ou un lacet : ils les mirent ensuite dans le verger, si bien qu'ils capturèrent l'oiseau. Quand ils eurent capturé le rossignol, il fut donné vivant au seigneur. Lorsqu'il l'obtint, il éprouva une grande joie. "Madame, dit-il, j'ai piégé le rossignol pour lequel vous avez tant veillé. Désormais, vous pouvez vous reposer en paix : il ne vous réveillera plus."

Quand la dame l'eut entendu, elle en fut triste et abattue. Elle le réclama à son seigneur, et il le tua par méchanceté : il lui rompit le cou de ses deux mains. Il accomplit un geste de rustre. La dame en rejetant le corps de l'oiseau répandit du sang sur sa tunique. Alors, elle sortit de la chambre, pleura amèrement, puis maudit ceux qui avaient trompé le rossignol avec le pièges et les lacets, car ils l'ont privée d'un grand réconfort.

"Hélas, dit-elle, quel malheur ! je ne pourrai plus me lever la nuit pour me tenir à la fenêtre où j'ai l'habitude de voir mon ami. Je sais une chose certaine : il pensera que je renonce. Il me faut prendre une résolution à ce sujet. Je lui enverrai le rossignol, et lui ferai connaître l'accident." Dans un morceau d'étoffe elle a écrit et brodé à l'or, puis a enveloppé le petit oiseau, a appelé son serviteur, l'a chargé de son message et l'a envoyé auprès de son ami. Le serviteur s'est rendu auprès du chevalier, l'a salué de la part de sa maîtresse, puis a transmis le message en entier et lui a présenté le rossignol. Quand il lui a tout dit et tout montré, l'autre, qui l'avait bien écouté, fut attristé par cet accident. [...] Il fit forger un coffret en or fin et en pierres précieuses de bonne qualité et de grande valeur. [...] Il mit le rossignol à l'intérieur, puis fit sceller la serrure. Il le fait tous les jours porter à ses côtés.

Etude de texte :

- Quelle conception de l'amour apparait dans ce lai ?

A retenir :

« L'amour courtois ou *fin'amor* désigne au Moyen-âge la façon d'aimer avec respect, honnêteté et courtoisie sa/son partenaire. C'est l'amour parfait et délicat fondé sur la politesse, le raffinement, la générosité et la loyauté. Les habitudes raffinées et les beaux usages s'y imposent comme règle. La fidélité à une dame, l'art de bien parler et chanter s'opposent d'une part, aux manières grossières des guerriers et, d'autre part, deviennent signe de reconnaissance de la classe aristocratique. Aussi, les aristocrates commencent-ils à s'orienter vers une littérature plus attentive au cœur et à l'esprit.

Pour aller plus loin...

La littérature courtoise apparue au XII^{ème} siècle, a pour thème principal le culte de l'amour unique, parfait et souvent malheureux. Les œuvres courtoises expriment l'idéal chevaleresque, mais elles contiennent une nouvelle valeur : le service amoureux. L'appellation « courtoise » vient du mot « court » qui, en ancien français, désignait la cour seigneuriale.

Liée à la vie de cours autour des grands seigneurs, la courtoisie est exaltée par les troubadours en langue d'oc et par les trouvères en langue d'oïl.

Dans les romans courtois, tous les exploits chevaleresques ont pour but de plaire à la dame du cœur et de faire valoir les qualités individuelles du héros. L'adjectif « courtois », formé sur le mot « cour », permet de comprendre le contexte aristocratique du récit. Le parfait héros courtois est toujours partagé entre la guerre et l'amour. La description des châteaux, des tournois, des tenues vestimentaires, des cérémonies de l'époque est très présente aussi, ce qui représente une nouveauté par rapport au récit épique.



Travail de recherche :

Les étudiants sont invités à faire des recherches sur les sujets suivants : *La légende d'Arthur – les chevaliers de la table ronde*

Texte : *Lancelot ou le chevalier à la charrette*

Lancelot a 18 ans, il souhaite devenir chevalier. La Dame du lac lui en enseigne les devoirs.

« Si vous me décriviez la charge qui incombe au chevalier et qui devrait éloigner ceux qui manquent de hardiesse, je l'apprendrais volontiers. »

« -Eh bien, je vais décrire ces devoirs. [...]. Mais quand l'envie et la convoitise s'accrurent dans le monde et que la force prit le dessus sur le droit, à cette époque les hommes étaient encore égaux en lignage et en noblesse. Mais quand les faibles ne purent plus accepter ni endurer les vexations des forts, ils établirent pour se protéger des garants et des défenseurs pour s'assurer paix et justice et pour mettre fin aux torts et aux outrages dont ils étaient l'objet.

Pour assurer cette garantie, furent mis en place ceux qui, de l'avis général, avaient le plus de qualités, les grands, les forts, les beaux, les agiles, les loyaux, les preux, les hardis, ceux qui étaient riches en ressources morales et physiques. Mais l'ordre de la chevalerie ne leur fut pas conféré à la légère et comme un vain titre, ils durent assumer un lourd poids de devoirs. Savez-vous lesquels ? A l'origine de l'ordre, il fut imposé à qui voulait être chevalier et qui en obtenait le privilège par légitime élection d'être courtois sans bassesse, bon sans félonie, pitoyable envers les nécessiteux, généreux et toujours prêt à secourir les miséreux, à tuer les voleurs et les meurtriers, à rendre d'équitables jugements sans amour et sans haine, sans faiblesse de cœur pour avantager le tort en portant atteinte au droit, et sans haine pour ne pas nuire au droit en faisant triompher le tort. Un chevalier ne doit, par crainte de la mort, accomplir aucun acte entaché d'un soupçon de honte, mais il doit redouter la honte plus que la mort. [...] Et sachez qu'à l'origine, comme en témoigne l'Écriture, personne n'avait l'audace de monter sur un cheval sans être chevalier, d'où le nom qui leur fut donné.

Chrétien de Troyes, Lancelot ou le chevalier à la charrette vers 1170*Etude du texte :*

1. De Quoi parle le texte ?
2. Relevez trois éléments qui montrent que ce texte appartient à la littérature médiévale.
3. Citez sous forme d'un tableau les qualités morales et physiques d'un chevalier.
4. Quelles qualités semblent les plus importantes : les qualités physiques ou les qualités morales ?
5. Relevez tous les mots appartenant au champ lexical de la justice et de l'obligation.

A retenir :

Le mot chevalier vient du latin *caballus* qui veut dire *cheval*. Il apparaît pour la première fois dans la Chanson de Roland en 1080. Il désigne les combattants à cheval.

Le roman de chevalerie a fait son apparition un peu plus tard. Il se rapporte aux exploits individuels de chevaliers dont le but est de gagner l'amour d'une dame par le biais d'aventures chevaleresques. Ces textes sont écrits en vers et en ancien français. Le chevalier doit être une personne aux qualités exceptionnelles : il doit être dur aux combats mais en même temps tendre et attentionné en présence de sa dame, ce qui fait de lui un héros complet.

**Ce genre littéraire est un mélange des deux styles précédents :
La chanson de geste (épopée) + la poésie courtoise (*fin'amor*)**

Texte :

Renart, un matin, entra chez son oncle, les yeux troubles, la pelisse hérissée.

« Qu'est-ce, beau neveu ? Tu parais en mauvais point, dit le maître du logis ; serais-tu malade ? – Oui ; je ne me sens pas bien, répondit le goupil – Tu n'as pas déjeuné ? – Non, et même je n'en ai pas envie.

– Allons donc ! Ça, dame Hersent, levez-vous tout de suite, préparez à ce cher neveu une brochette de rognons et de rate ; il ne la refusera pas. »

Hersent quitte le lit et se dispose à obéir. Mais Renart attendait mieux de son oncle ; il voyait trois beaux bacons suspendus au faîte de la salle, et c'est leur fumet qui l'avait attiré. « Voilà, dit-il, des bacons bien aventurés ! Savez-vous, bel oncle, que si l'un de vos voisins (n'importe lequel, ils se valent tous) les apercevait, il en voudrait sa part ? À votre place, je ne perdrais pas un moment pour les détacher, et je dirais bien haut qu'on me les a volé.

– Bah ! dit Ysengrin, je n'en suis pas inquiet ; et tel peut les voir qui n'en saura jamais le goût.

– Comment ! Si l'on vous demandait ?

– Il n'y a demande qui tienne ; je n'en donnerais pas à mon neveu, à mon frère, à qui que ce soit au monde. »

Renart n'insista pas ; il mangea ses rognons et prit congé. Mais, le surlendemain, il revint à la nuit fermée devant la maison d'Ysengrin. Tout le monde y dormait. Il monte sur le faîte, creuse et ménage une ouverture, passe, arrive aux bacons, les emporte, revient chez lui, les coupe en morceaux et les cache dans la paille de son lit.

Cependant le jour arrive ; Ysengrin ouvre les yeux : Qu'est cela ? Le toit ouvert, les bacons, ses chers bacons enlevés ! « Au secours ! Au voleur ! Hersent ! Hersent ! Nous sommes perdus ! » Hersent, réveillée en sursaut, se lève échevelée : « Qu'y a-t-il ? Oh ! Quelle aventure ! Nous, dépouillés par les voleurs ! À qui nous plaindre ! » Ils crient à qui mieux mieux, mais ils ne savent qui accuser ; ils se perdent en vains efforts pour deviner l'auteur d'un pareil attentat. Le goupil cependant arrive : il avait bien mangé, il avait le visage reposé, satisfait. « Eh ! Bel oncle, qu'avez-vous ? Vous me paraissez en mauvais point ; seriez-vous malade ?

– Je n'en aurais que trop sujet ; nos trois beaux bacons, tu sais ? on me les a pris ! – Ah ! Répond en riant Renart, c'est bien cela ! Oui, voilà comme il faut dire : on vous les a pris. Bien, très bien ! Mais, oncle, ce n'est pas tout, il faut le crier dans la rue, que vos voisins n'en puissent douter. – Eh ! je te dis la vérité ; on m'a volé mes bacons, mes beaux bacons.

– Allons ! reprend Renart, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela : tel se plaint, je le sais, qui n'a pas le moindre mal. Vos bacons, vous les avez mis à l'abri des *allans* et *venans* ; vous avez bien fait, je vous approuve fort. – Comment ! Mauvais plaisant, tu ne veux pas m'entendre ? je te dis qu'on m'a volé mes bacons. – Dites, dites toujours. – Cela n'est pas bien, fait alors dame Hersent, de ne pas nous croire. Si nous les avons, ce serait pour nous un plaisir de les partager, vous le savez bien. – Je sais que vous connaissez les bons tours. Pourtant ici tout n'est pas profit : voilà votre maison trouée ; il le fallait, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations. C'est par là que les voleurs sont entrés, n'est-ce pas ? C'est par là qu'ils se sont enfuis ? – Oui, c'est la vérité. – Vous ne sauriez dire autre chose. – Malheur en tout cas, dit Ysengrin, roulant des yeux, à qui m'a pris mes bacons, si je viens à le découvrir ! » Renart ne répondit plus ; il fit une belle moue, et s'éloigna en ricanant sous cape. Telle fut la première aventure, les *Enfances* de Renart. Plus tard il fit mieux, pour le malheur de tous, et surtout de son cher compère Ysengrin.

Le roman de Renart, Edition de M-H Robinot-Bichet, Bibliocollège N°10, Hachette, 1999

Etude de texte :

1. Quelle remarque pouvez-vous faire sur l'orthographe du mot « Renart » ?
2. Qui sont les personnages et quelle est leur relation ?
3. Quel est l'autre nom donné à Renart dans le texte ?
4. Qu'est ce qui pousse Renart chez Ysengrin ? Quelle est son unique pensée ?
5. Quelle est la situation de Renart et d'Ysengrin au début du récit ? à la fin du récit ?
6. Comment Renart s'est-il joué de dame Hersent ?
7. Le récit est-il plutôt comique ou tragique ?

A retenir :

Le roman de Renart est un recueil de récits médiévaux et dont les héros sont des animaux qui agissent comme des humains (Cf. les fables de La Fontaine). C'est une satire sociale et pittoresque de la société de l'époque.

En effet, on se moque de certaines personnes de la noblesse pour dénoncer leurs vices et leurs défauts. Le héros est un renard (goupil) espiègle, pervers et cruel qui tourne en ridicule toutes les personnes qui ont le malheur de croiser son chemin.

Pour aller plus loin...

Contrairement à la chanson de geste et au roman courtois qui mettent en scène la noblesse, la littérature bourgeoise est destinée à un public populaire. Elle dresse la satire des institutions et de la société en répondant à l'aristocratie par la farce et la parodie. Ainsi, on retrouve fréquemment le trio : la femme, le mari trompé et l'amant... Colportés par les jongleurs sur les places publiques, il semblerait que ces contes populaires aient été appréciés de l'aristocratie comme du petit peuple.



Texte :

Je vais vous raconter l'histoire d'un vilain et de sa femme.

Pour la fête de Notre-Dame, ils allèrent prier à l'église. Avant de commencer l'office, le curé vint faire son sermon. Il dit qu'il était bon de donner au Bon Dieu et que celui-ci rendait le double à qui donnait de bon cœur.

« Entends-tu, ma chère, ce qu'a dit le curé ? fait le vilain à sa femme. Qui pour Dieu donne de bon cœur recevra de Dieu deux fois plus. Nous ne pourrions pas mieux employer notre vache, si bon te semble, que de la donner au curé. Elle a d'ailleurs bien peu de lait.
- Oui, à cette condition, je veux bien qu'il l'ait, dit-elle. »

Ils regagnent donc leur maison, sans en dire davantage. Le vilain va dans son étable, et prend la vache par la corde. Il la présente à son curé. Celui-ci était fin et madré :

« Cher sire, dit l'autre les mains jointes, en jurant qu'il n'a pas d'autres biens. Pour l'amour de Dieu, je vous donne Blérain. ». Il lui a mis la corde au poing, et jure qu'elle n'est plus sienne.

« Ami, tu viens d'agir sagement, répond le curé dom Constant qui toujours est d'humeur à prendre. Retourne en paix, tu as bien fait ton devoir. Si tous mes paroissiens étaient aussi sages que toi, j'aurais du bétail en abondance. »

Le vilain quitte le prêtre qui commande aussitôt qu'on fasse, pour l'apprivoiser, lier Blérain avec Brunain, sa propre vache.

Le curé les mène en son jardin, trouve sa vache, puis les attache l'une à l'autre. La vache du prêtre se baisse, car elle voulait paître. Mais Blérain ne le veut pas, et tire la corde si fort qu'elle entraîne l'autre dehors, et la mène à travers maisons, champs et prés si bien qu'elle revient enfin chez elle, avec la vache du curé qu'elle avait bien de la peine à tirer.

Le vilain regarde, la voit, et en a grande joie au cœur. « Ah ! dit-il alors, ma chère, il est vrai que Dieu donne au double. Blérain revient avec une autre. C'est une belle vache brune. Nous en avons donc deux au lieu d'une. Notre étable sera petite ! »

Par cet exemple, ce fabliau nous montre que fou est celui qui ne se résigne pas. Le bien est à celui qui Dieu le donne et non à celui qui le cache et l'enfouit. Nul ne doublera son avoir sans grande chance. C'est par chance que le vilain eut deux vaches, et le prêtre aucune. Tel croit avancer qui recule.
(Anonyme, XIII^e siècle)

Etude de texte :

1. Cherchez dans le dictionnaire la définition des mots soulignés.
2. Qu'est-ce qu'un « vilain » ?
3. Pourquoi le vilain a-t-il voulu donner son unique vache au prêtre ?
4. Pourquoi la vache revient-elle ? Que croit alors le vilain ?
5. De quel défaut le vilain fait-il preuve ?
6. De quel défaut le prêtre fait-il preuve ?
7. Quel objectif vise ce texte ?
8. À quel genre littéraire le dernier paragraphe fait-il penser ? Pourquoi ?

A retenir :

« Brunain et Blérain » est l'un des 160 fabliaux composés de la fin du XII^{ème} siècle. Malgré la diversité des textes, on peut définir le fabliau ainsi: c'est un récit qui a pour cadre un quotidien représenté de manière réaliste, les personnages sont typés et peu caractérisés. Ils représentent un statut social (le bourgeois, le vilain, la femme, le prêtre, le riche, commerçant...). Enfin le fabliau se termine par une moralité, ce qui le rapproche d'un autre genre voisin, la fable.

Texte :

Agnelet, un jeune berger, est accusé de vol, à juste titre, par le drapier dont il garde les moutons. Lors du procès, Agnelet est défendu par un avocat malhonnête, maître Pathelin. Ce dernier lui a conseillé de se faire passer pour bête en répondant « béééé » à toutes les questions que le juge lui posera. Le stratagème réussit : Agnelet échappe à la condamnation. Mais il lui faut payer son avocat...

« Pathelin : - Il est l'heure que je m'en aille. Paie-moi.

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Comment « béééé » ? Parle raisonnablement, et paie-moi. Alors je m'en irai.

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Sais-tu quoi ? Je vais te dire une chose : sans continuer à me bêler après, il faut songer à me payer. J'en ai assez de tes bêlements. Allez, vite. Paie-moi.

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Est-ce que tu plaisantes ? C'est tout ce que tu vas faire ? Je te le jure, tu vas me le payer, compris ? A moins qu'il ne te pousse des ailes ! Allons, l'argent, tout de suite !

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Tu te moques de moi ? Alors quoi ? Je n'obtiens rien de plus ?

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Je n'en tirerai pas un denier ? Et de qui crois-tu te moquer, s'il te plaît ? Dire que je devais me féliciter de toi ! Et bien, arrange-toi pour que je puisse le faire !

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Monsieur fait l'extravagant ! Et à qui vends-tu tes excentricités ? Vas-tu comprendre à la fin ? Ne me rabats pas les oreilles avec ton « bééééé », et paie-moi !

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Ah ! Tu te paies ma tête ! Grand Dieu ! Je n'aurai donc tant vécu que pour voir un berger, un bouseux, un mouton habillé, me tourner en ridicule !

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Je n'en tirerai pas une parole ? Si tu le fais pour t'amuser, dis-le, ne me force pas à discuter. Viens souper à la maison.

Agnelet : - Bééééé

Pathelin : - Béééé, béééééé ! Le diable m'emporte ! Si je ne fais pas venir un bon sergent. Malheur à lui s'il ne t'envoie pas en prison.

Agnelet, s'enfuyant : S'il me trouve, je lui pardonne ! »

Auteur anonyme

Etude de texte :

- A quel genre appartient le texte ci-dessus ?

- Nommez les personnages du texte. Quelle relation semble les unir ?

- En quoi cette scène est-elle comique ? Expliquez comment Agnelet s'est joué de Pathelin ?

A retenir :

La Farce de Maître Pathelin a été écrite à la fin du Moyen-âge (vers 1464). Elle est considérée comme la première pièce de théâtre comique du Moyen-âge. La farce relève du théâtre comique. C'est une pièce brève qui exploite les renversements de situation, (le trompeur-trompé, le voleur-volé...etc.). Les personnages représentent un trait de caractère ou une condition particulière : le mari jaloux, le marchand cupide, le cocu... Son but est de faire rire.

Pour aller plus loin... :

Cherchez d'autres textes dans lesquels Maître Pathelin se joue d'autres personnages.

Mémo : *Le théâtre religieux*

La littérature dramatique a une origine religieuse. Dès le X^{ème} siècle, des drames liturgiques* mettaient en scène, au cours des cérémonies célébrées aux grandes fêtes, les récits évangéliques latins relatifs à la nativité, à la passion ou à la résurrection du Christ.

Au milieu du XII^{ème} siècle, à la suite d'une lente évolution, ces drames devenus trop importants pour être joués dans le chœur de l'Eglise, sont joués désormais sur le parvis* dans un décor simultané, juxtaposant les différents lieux de l'action. Ainsi naît le drame semi-liturgique où le latin fait une place de plus en plus large à la langue vulgaire.



Au XII^{ème} siècle, « Le Jeu de Saint Nicolas », de Jean Bodel, inaugure la représentation en français de pièces jusque là jouées en latin.

Liturgie : ensemble de règles fixant le déroulement des actes du culte.

Parvis : place devant l'entrée principale d'une église, d'un grand bâtiment.

Le printemps

C'était le matin, eût-on dit,
Cinq ans ont bien passé depuis,
Au mois de mai, par un beau jour,
Au temps plein de joie et d'amour,

Au temps où toute chose est gaie,
Car on ne voit buisson ni haie
Qui, en mai, se parer ne veuille
Et couvrir de nouvelle feuille.

Les bois recouvrent leur verdure,
Qui sont secs tant que l'hiver dure,
La terre même se délecte
De la rosée qui l'humecte

Et oublie la pauvreté
Où elle a tout l'hiver été.
La terre alors devient si fière
Qu'elle change sa robe entière ;

Et sait si joliment la faire
Que de couleurs elle a cent paires,
D'herbes, de fleurs indes et perses,
Et de maintes couleurs diverses.

La robe qu'ainsi je décris
Donne à la terre tout son prix.
Les oiseaux, demeurés muets
Cependant que le froid régnait,

Et le temps mauvais et chagrin,
Sont, en mai, grâce au temps serein,
Si gais qu'ils montrent en chantant
Qu'en leur cœur a de joie tant

Qu'il leur faut bien chanter par force.
Le rossignol alors s'efforce
De chanter et mener grand bruit.
Lors s'en donne à cœur joie aussi

Le perroquet, et l'alouette.
Il faut que jeunesse se mette
À être gaie et amoureuse :
C'est la saison belle et heureuse.

Qui n'aime en mai a l'âme dure,
Quand il entend, sous la ramure,
Des oiseaux les doux chants piteux.

Guillaume de Lorris, XIII^{ème} siècle.

Etude de texte :

- Quel est le sujet principal de ce poème ?
- Quelles sont les impressions qui se dégagent à la lecture du poème ?
- Quel sentiment le poète veut partager avec nous ?

A retenir :

Le Roman de la Rose est une œuvre poétique française du Moyen-âge constituée de 21 780 vers et qui se présente sous la forme d'un rêve allégorique. Le texte se compose de deux parties, la première écrite par Guillaume de Lorris (4058 vers) et la seconde par Jean de Meung (17722 vers). La première partie décrit les nombreuses tentatives d'un homme pour séduire sa bien-aimée et pénétrer dans un jardin clôturé symbolisant la belle. La seconde présente une discussion plus philosophique à propos de l'amour ainsi que d'autres sujets. Le texte imaginé par son auteur est conforme à l'idéal de la société du XIII^{ème} siècle. Guillaume de Lorris a cependant modifié les règles d'usage concernant la personnification et l'allégorie en mettant en scène plusieurs personnages à la fois, tels que « Vertu », « Vice », « Amour », « Danger » qui représentent soit des adjuvants à sa quête soit des opposants.

L'âge médiéval classique :

Les premières œuvres en langue vulgaire étaient surtout d'inspiration religieuse. Mais à côté de ces vies de saints, se développe une importante production littéraire.

1. Les Chansons de Geste :

Du latin *gesta*, qui signifie actions ou exploits, qui soutiennent les entreprises des conquérants de la foi. Elles constituent l'aboutissement d'une longue tradition orale : les jongleurs récitaient publiquement, dans les châteaux ou dans les foires, de longs poèmes narratifs où se mêlaient récits et légendes.

La chanson de Roland est la chanson la plus célèbre. Elle remonte au début du XII^{ème} siècle. On ignore tout de son auteur. Le texte se présente comme un ensemble de quatre mille décasyllabes, regroupés en 291 laisses, c'est-à-dire des strophes irrégulières.

2. La Littérature Courtoise :

Une importante production lyrique chante l'amour, elle s'épanouit en même temps qu'un nouvel art de vivre, qui fait de la courtoisie, avant tout, un savoir-vivre. Le grand thème de cette poésie, qui est l'amour, est mis en musique et chanté. L'amour courtois inaugure le culte poétique de la femme.

3. La Littérature Bourgeoise (satirique) :

Dès le XII^{ème} siècle, la bourgeoisie, dont l'influence va croissante, a sa littérature particulière, narrative, malicieuse et satirique. « Le Roman de Renart » se compose de récits indépendants, d'auteurs différents et pour la plupart inconnus. Ils sont essentiellement comiques, et deviennent de plus en plus satiriques. Le public bourgeois et populaire, écrasé par les nobles, se plaisait à voir le rusé renard triompher des puissants.

4. Le théâtre :

Le théâtre du Moyen-âge était essentiellement religieux. Dans les pièces de théâtre, on racontait la vie des saints, où l'on parlait des mystères de la foi. Les drames religieux contenaient des épisodes bouffons où l'on s'accorde à voir l'origine d'un théâtre comique indépendant. Ce genre nouveau introduit des monologues amusants. Seule la farce continuera à exister après le Moyen-âge.

5. La poésie didactique

La poésie didactique est un genre littéraire qui dispense un savoir soit religieux, moral, philosophique, scientifique ou littéraire. Elle fait son apparition au Moyen Âge, et produit des œuvres très diverses, à vocation moralisatrice. L'abstrait et le concret vont de paire, qu'il s'agisse du lexique ou des métaphores.

Le XVI^{ème} siècle :
Humanisme, Renaissance et Réformes



Le XVI^{ème} siècle coïncide avec la Renaissance et la Réforme. L'épanouissement des lettres et des arts marque le début du siècle sous l'influence de l'Antiquité et de l'Italie.

En monarque éclairé, François 1^{er} favorise ce renouveau et attire auprès de lui de grands artistes français et italiens. En poésie, Ronsard, du Bellay et les autres poètes de la Pléiade mettent à l'honneur le sonnet et développent l'art du lyrisme personnel. La nature, l'amour et les jouissances terrestres les inspirent tout particulièrement. La conquête du Nouveau Monde modifie l'équilibre des sociétés européennes et l'image qu'on se fait de l'univers.

Le principal courant de pensée du XVI^{ème} siècle est l'Humanisme, qui correspond à une quête de sagesse humaine. Rabelais et Montaigne sont de grands humanistes. Aux cours de latin à l'école, qui forme des esprits rigides, les maîtres humanistes préfèrent l'étude des textes anciens originaux, voulant ainsi redonner aux élèves le goût de l'étude. Les têtes bien pleines sont remplacées par les têtes bien faites de Rabelais. La pensée doit être libre et originale, et l'homme doit faire confiance au destin et à la nature humaine.

Riche et variée, le XVI^{ème} siècle offre à la littérature universelle une période pleine de vigueur et de générosité en matière d'œuvres artistiques, littéraires et scientifiques.

- L'Humanisme : origines, figures et convictions :

S'il n'y a pas de rupture nette, ni dans la vie sociale des hommes ni dans les productions littéraires et culturelles, entre la fin du Moyen-âge et le début du XVI^{ème} siècle, le mot « Humanisme » désigne durant la Renaissance un fort courant de renouvellement de la pensée et de la création en général. Héritier d'influences artistiques ou religieuses qui traversent l'Europe de l'époque, il exprime un projet et un idéal humain aussi originaux qu'ambitieux.

- Le Renaissance italienne :

Les guerres et autres conquêtes ont mis la société française au contact direct du renouveau italien, très perméable aux influences de l'Antiquité gréco-latine. A Florence, on s'éprend des œuvres artistiques et plastiques des grands maîtres déjà consacrés tels que Léonard de Vinci (1452-1519), que François 1^{er} fit venir près de lui, Michel-Ange (1475-1564) ou Raphael (1483- 1520). La France découvre aussi l'œuvre monumentale de « La Divine Comédie » de Dante ainsi que les écrits politiques de Machiavel. De la même façon, ils découvrent la pensée du philosophe grec Platon et les commentaires du Pic de la Mirandole dont le nom deviendra plus tard le symbole même de l'appétit de savoir et de comprendre la culture humaniste.

- La Réforme :

L'influence des nouvelles idées religieuses sur la pensée humaniste française remonte au rôle joué, au début du XVI^{ème} siècle par le grand penseur hollandais *Erasme* (1469-1536) qui séjourna durablement sur le sol français. Désireux de concilier la sagesse des Anciens avec la richesse de la bible et des Evangiles, qu'il souhaitait mettre à la portée de tous les fidèles.

L'auteur de « L'Eloge de la folie » ne suivit pas le réformateur allemand Martin Luther dans sa rupture avec l'Eglise. Toutefois, son influence fut grande sur le courant évangéliste incarné par Jean Calvin en France, qui fonda l'Eglise des réformés.

Cet esprit d'humanité et de sincérité, volontiers détracteurs des abus de l'Église institutionnelle, eut le soutien de personnalités proches de François 1^{er} et séduisit des écrivains comme Rabelais ou Marot.

La radicalisation des positions des deux camps (Catholiques et Protestants), les dramatiques *guerres de religion* à répétition pendant toute la seconde moitié du siècle mirent à mal les convictions de tolérance et de sagesse du courant évangéliste et réformateur.

Texte : Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel

Voici un extrait de la *Lettre de Gargantua à son fils Pantagruel*. Une lettre qui témoigne du gigantesque appétit de savoir qui se répand au XVI^{ème} siècle. Il s'agit d'une véritable renaissance, qui associe la connaissance et la foi, un hymne à l'humanisme.

Pour cette raison, mon fils, je te conjure d'employer ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon : l'un, par de vivantes leçons, l'autre par de louables exemples, peuvent bien t'éduquer. J'entends et veux que tu apprennes parfaitement les langues, d'abord le grec, comme le veut Quintilien, puis le latin et l'hébreu pour l'Écriture sainte, le chaldéen et l'arabe pour la même raison; pour le grec, forme ton style en imitant Platon, et Cicéron pour le latin. Qu'il n'y ait aucun fait historique que tu n'aies en mémoire, ce à quoi t'aidera la cosmographie établie par ceux qui ont traité le sujet. Des arts libéraux, la géométrie, l'arithmétique et la musique, je t'ai donné le goût quand tu étais encore petit, à cinq ou six ans : continue et deviens savant dans tous les domaines de l'astronomie, mais laisse-moi de côté l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle qui ne sont que tromperies et futilités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur tous les beaux textes, et me les commentes avec sagesse. Quant à la connaissance de la nature, je veux que tu t'y applies avec soin : qu'il n'y ait mer, rivière ou source dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et buissons des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tout l'Orient et du Midi. Que rien ne te soit inconnu.

Puis relis soigneusement les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes, et, par de fréquentes dissections, acquiers une parfaite connaissance de cet autre monde qu'est l'homme. Et quelques heures par jour, commence à lire l'Écriture sainte, d'abord en grec le Nouveau Testament et les Épîtres des Apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie en toi un abîme de science : car maintenant que tu es un homme et te fais grand, il te faudra sortir de la tranquillité et du repos de l'étude et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et secourir nos amis dans toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu mettes tes progrès en application, ce que tu ne pourras mieux faire qu'en soutenant des discussions publiques sur tous les sujets, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés, tant à Paris qu'ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, la sagesse n'entre jamais dans une âme méchante, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et en Lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi faite de charité, t'unir à Lui de manière à n'en être jamais séparé par le péché. Prends garde aux tromperies du monde, ne t'adonne pas à des choses vaines, car cette vie est passagère, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable envers ton prochain, et aime-le comme toi-même. Respecte tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux pas ressembler, et ne gaspille pas les grâces que Dieu t'a données. Et quand tu t'apercevras que tu disposes de tout le savoir que tu peux acquérir là-bas, reviens vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir. Mon fils, que la paix et la grâce de notre Seigneur soient avec toi. Amen.

D'Utopie, le dix-sept mars,
Ton père, Gargantua.

Rabelais, Pantagruel, Chapitre VIII (1532)

Etude de texte :

1. Qui est l'émetteur de la lettre ? Qui est son destinataire ?
2. Quel est le sens du verbe « J'entends » (15) ? Trouvez deux synonymes dans le texte.
3. Relevez les passages où transparaissent l'amour et l'affection que Gargantua porte à son fils.
4. « je t'exhorte à employer ta jeunesse à bien développer savoirs et vertus »:
 - a. Quels savoirs Gargantua exige-t-il de son fils ?
 - b. Quelles vertus ?
5. Expliquez l'expression : « un abîme de science »
6. Quelle est la place du savoir encyclopédique et quelle est celle de la morale dans l'éducation que souhaite Gargantua pour son fils ? Justifiez votre réponse.
7. En quoi la lettre de Gargantua à Pantagrue illustre-t-elle l'humanisme de la Renaissance ?

A retenir :

Les premiers humanistes furent des érudits qui étudièrent et firent connaître les œuvres de l'Antiquité, puis l'Humanisme devient la quête d'une sagesse purement humaine, au contact de la pensée antique : Rabelais est, en ce sens, l'un des plus grands humanistes du XVI^{ème} siècle.

François Rabelais (1494-1553) : Médecin de formation, sait que les malades guérissent mieux lorsqu'ils sont gais et joyeux, aussi, nous communique-t-il sa sagesse par le rire conteur. Il narre les aventures bouffonnes de trois générations de géants : Grandgousier, Gargantua, Pantagrue.

Pour aller plus loin :

Qui sont Grandgousier, Gargantua et Pantagrue ? et qu'est ce qui caractérise chacun d'entre eux ?



Texte :

Dans ce texte, Montaigne s'adresse à une future mère, Diane de Foix, comtesse de Gourson, il lui rédige un ensemble de propositions visant essentiellement la formation d'un jeune aristocrate. L'extrait ci-dessous explique selon quelle méthode un enfant doit être éduqué.

[...] Je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur [*un maître*] qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît [*exigeât*] tous les deux, mais plus les mœurs [*la vertu*] et l'entendement [*l'intelligence*] que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge [*tâche*] ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigât cette partie, et que, de belle arrivée [*d'emblée*], selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même ; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente [*pense*] et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Arcésilas faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* (1)

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train [*allure*] et juger jusqu'à quel point il se doit ravalier [*descendre*] pour s'accommoder à sa force. À faute de cette proportion nous gâtons [*abîmons*] tout ; et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes [*difficiles tâches*] que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont [*en montant*] qu'à val [*en descendant*]. Ceux qui, comme porte [*le veut*] notre usage, entreprennent d'une même leçon et pareille mesure de conduite régenter [*de diriger*] plusieurs esprits de si diverses mesures [*capacités*] et formes [*natures*], ce n'est pas merveille [*étonnant*] si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent [*retiennent*] quelque juste fruit de leur discipline [*enseignement*].

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore [*déjà*] bien pris et bien fait sien [...]. C'est témoignage de crudité [*mauvaise digestion*] et indigestion que de regorger la viande [*rendre la nourriture*] comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire [*digérer*] [...]

Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. Il n'y a que les fols certains et résolus. *Che non men che saper dubbiar m'aggrada.* (2) Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours [*jugement*], ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet.* (3) Qu'il sache qu'il sait, au moins.

Il faut qu'il emboive [*s'imprègne de*] leurs humeurs [*états d'esprit*], non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dit après.

Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons [*comprenons*] et voyons de même. Les abeilles pilotent [*butinent*] deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra [*mêlera*], pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. Son institution, son travail et [son] étude ne visent qu'à le former.

- (1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit la plupart du temps à ceux qui veulent apprendre (Cicéron, *De natura deorum*).
- (2) Car il me plaît de douter non moins que de savoir. (Dante, *La divine comédie, Enfer*)
- (3) Nous ne sommes pas sous la domination d'un roi ; que chacun dispose de lui-même.

Etude de texte :

1. Quelle est la phrase qui résume l'ensemble des idées de Montaigne sur l'éducation ?
2. Résumez pour chaque paragraphe les propositions formulées par Montaigne.
3. Par quels moyens Montaigne parvient-il à nous convaincre de la pertinence de ses idées ?

A retenir :

Le premier enthousiasme de la renaissance est passé, Michel de Montaigne (1533-1592) ne demande plus à son lecteur d'être un puits de science, mais d'avoir la tête bien faite plutôt que bien pleine. Dans ses essais, après avoir soumis toute chose à l'épreuve du doute, il élabore une sagesse et un art de vivre à la mesure de l'homme. Le but de ce texte est de convaincre le lecteur de changer de manière d'éduquer et d'instruire les enfants.

Pour aller plus loin...

Faites des recherches sur les savants et penseurs cités dans le texte (soulignés).

Texte :

Mignonne, allons voir si la rose
 Qui ce matin avait déclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu cette vesprée
 Les plis de sa robe pourprée,
 Et son teint au vôtre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place,
 Las, las ses beautés laissé choir !
 Ô vraiment marâtre Nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :
 Comme à cette fleur, la vieillesse
 Fera ternir votre beauté.

Ronsard, « Les amours de Cassandre », Ode à Cassandre, 1545

Etude de texte :

1. Décrivez la forme de ce poème (Nombre de strophes, de vers). À qui s'adresse-t-il ?
2. Quelle image le poète donne-t-il de la rose puis de la jeune fille ?
3. Comment cette métaphore est-elle prolongée dans la troisième strophe ?
4. Relevez dans la première strophe les compléments circonstanciels de temps : que suggèrent-ils ?
5. Quel enseignement le poète tire-t-il de l'observation de la nature ?
6. Pourquoi le poète essaye-t-il de transmettre cet enseignement à sa bien-aimée ?
7. Comment le poète peut-il lutter contre la fuite du temps et la disparition de la beauté ?

A retenir :

En 1553, Ronsard publie « Les Amours de Cassandre ». Son texte s'adresse à la fille d'un seigneur italien, Cassandre Salviati, âgée de vingt-deux ans. Ce poème est une ode, qui comprend trois strophes composées de six octosyllabes. Chaque strophe comporte une rime plate, suivie d'une rime embrassée. Dans ce poème, le poète évoque la fuite inévitable du temps, il s'efforce de faire partager ce sentiment à Cassandre et ainsi de la persuader de partager son amour, car, comme la fleur, elle finira par vieillir et se faner avec le temps. Dans la dernière strophe, le poète exprime le thème de Carpe diem : « il faut saisir le jour présent comme si c'était le dernier et profiter des plaisirs qui ne durent pas. »

Texte :

Je ne veux point fouiller au sein de la nature,
Je ne veux point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veux point sonder les abîmes couverts,
Ni dessiner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
Et si hauts arguments ne recherche à mes vers :
Mais suivant de ce lieu les accidents divers,
Soit de bien, soit de mal, j'écris à l'aventure.

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret :
Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,
Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser,
Et de plus braves noms ne les veux déguiser
Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

Du Bellay - Les Regrets, 1522***Etude de texte :***

1. Après avoir observé la disposition des strophes, expliquez en quoi ce poème est-il un sonnet ?
2. Quel est le titre du recueil auquel appartient ce sonnet ?
3. De quoi le poète a-t-il l'air de souffrir dans le poème ?
4. Quel est le thème développé dans les deux quatrains et les deux tercets ?

A retenir :

Du Bellay, poète de la Pléiade. Voyage à Rome avec son oncle (le cardinal Jean Du Bellay) dont il est le secrétaire. De cet exil, il écrit « Les Regrets » qu'il publie à son retour en 1558. C'est un recueil de 191 sonnets exprimant la déception de Du Bellay face à Rome. Dans ce premier sonnet régulier, écrit en alexandrins. Ce poème est un sonnet composé de 2 quatrains avec des rimes embrassées puis 2 tercets avec des rimes plates puis embrassées. Du Bellay renonce à une poésie descriptive et décorative. Il ne veut pas célébrer la nature, bien au contraire il souhaite une poésie plus tournée vers soi, autobiographique, lyrique et plus familière.

Pour aller plus loin :

Faites une recherche sur les mots suivants : Pléiade, ode, sonnet, lyrisme.

De la Brigade à la Pléiade :

Un petit collège parisien installé sur la montagne Sainte-Geneviève, devient à partir de 1547 l'un des foyers déterminants de la culture humaniste. Jean Dorat (1508-1588), y enseigne les trésors des langues et civilisations gréco-latines à de jeunes étudiants au rang desquels se trouvent Ronsard et Du Bellay. Conscients du combat à mener pour faire partager leur passion des chefs d'œuvres antiques, les membres du groupe se donnent d'abord comme nom : la Brigade et se dotent en 1549, sous la signature de Du Bellay d'un manifeste qui rassemble leurs principales convictions : « *Défense et illustration de la langue française* ».

Après la représentation de « *Cléopâtre captive* » de Jodelle en 1553, qui marque le retour de la tragédie antique, les idées de la Brigade s'imposent aux autres cercles poétiques. Pour témoigner de ce succès, le groupe prend alors le nom de « Pléiade » en souvenir d'un groupe de poètes grecs du III^{ème} siècle, qui avaient eux-mêmes emprunté l'appellation à la constellation formée par les sept filles du géant mythologique Atlas, transformées par Zeus en étoiles. Ils sont donc 07 poètes à faire partie un moment de ce prestigieux groupe aux côtés de : Du Bellay, Ronsard, Dorat, De Baïf, Belleau, Jodelle, Tyard et du Mans.

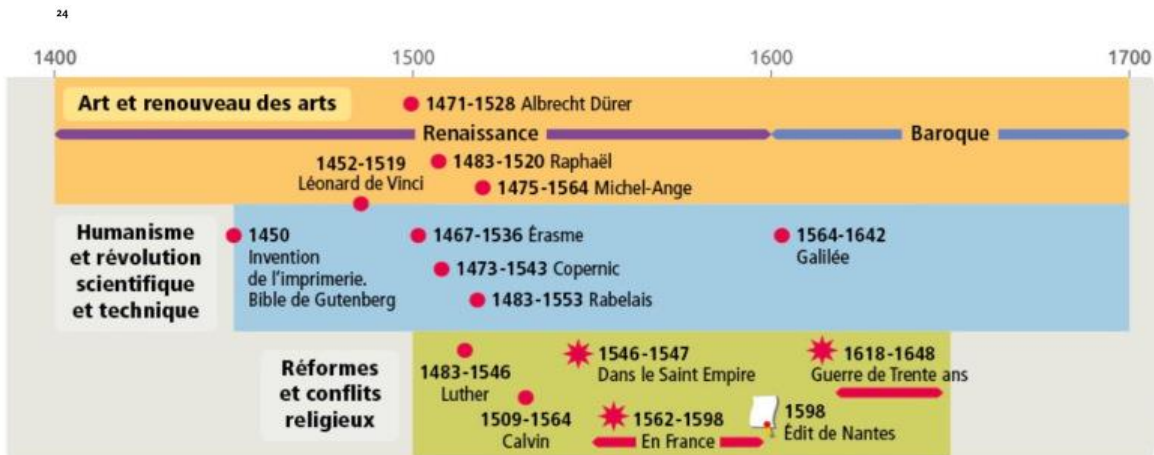
Les objectifs de la Pléiade :

- Réhabilitation de la langue française comme langue littéraire à part entière.
- Enrichissement linguistique du français par emprunt aux langues anciennes ou étrangères.
- Embellissement stylistique et évolution de la métrique conduisant à une meilleure harmonie de la phrase et du vers.
- Imitation et transposition innovante des modèles antiques et italiens découverts ou redécouverts.
- Redéfinition du statut du poète, inspiré des valeurs humanistes et engagé dans les combats et débats de son temps.

LE SAIS-TU ?

A la Renaissance, les Européens explorent le monde !

- 1454** L'Allemand Gutenberg invente la presse d'imprimerie.
- 1492** L'Italien Christophe Colomb découvre un continent inconnu des Européens, l'Amérique.
- 1498** Le Portugais Vasco de Gama contourne l'Afrique et arrive en Inde.
- 1500** Les Espagnols améliorent la caravelle, le navire des découvertes.
- 1503** Léonard de Vinci commence à peindre la Joconde.
- 1508** L'artiste italien Michel-Ange peint le plafond de la chapelle Sixtine, à Rome.
- 1515** François I^{er} devient roi de France.
- 1532** François I^{er} décide que tous les textes importants seront écrits en français et non plus en latin.
- 1529** Soliman le Magnifique dirige l'immense empire turc.
- 1520** Les Espagnols pillent les villes de l'empire aztèque, en Amérique centrale.
- 1519-1522** Le navigateur portugais Magellan fait le premier tour de la Terre.
- 1519** Charles Quint est empereur d'Allemagne, roi des Pays-Bas et d'Espagne. Il domine l'Europe.
- 1519** Léonard de Vinci meurt en France, au château du Clos Lucé, à Amboise.
- 1534** Le Français Jacques Cartier découvre le Canada.
- 1543** L'astronome polonais Copernic affirme que la Terre tourne autour du Soleil.
- 1558** La reine Elisabeth I^{ère} gouverne l'Angleterre et l'Irlande.
- 1572** A Paris, des catholiques massacrent des protestants. C'est la Saint Barthélémy.
- Vers 1600** Plusieurs pays d'Europe participent à la traite des Noirs entre l'Afrique et l'Amérique.
- 1609** Le savant italien Galilée invente la lunette astronomique.
- 1610** Henri IV est assassiné. C'est la fin de la Renaissance en France.



LE XVII^{ème} Siècle : Le siècle classique



Le XVII^{ème} siècle français est marqué par le règne de Louis XIV, le Roi Soleil, qui régna de 1661 à 1715. Ce monarque absolu de droit divin est dans la continuité de Richelieu et de Mazarin. C'est sous son règne que la France réussit à redorer son blason même si les caisses de l'Etat se sont retrouvées vides à la fin.

Le siècle est marqué par deux tendances : **le baroque et le classicisme**, qui connaît son apogée en 1660-1680, période où s'impose l'idéal de l'honnêteté. Depuis la fin du XVI^{ème} siècle la France, mais aussi l'Europe, connaît une vaste période de troubles : guerre de trente ans, guerres de religion, conflits des ambitions personnelles (entre le roi et les grands seigneurs notamment). Le pays a besoin de plus de stabilité et de rigueur. Le Classicisme est à l'image de cette ambition dont les valeurs sont le respect des codes, de la raison et de la mesure. Les classiques s'inspirent des écrivains de l'Antiquité. Ils voient en ceux un idéal de perfection qu'ils veulent absolument reproduire et appliquer à la littérature, à l'art et à l'architecture de leur siècle (Boileau). Cependant, d'autres artistes s'opposent à l'imitation du modèle antique qu'il considère comme un frein au progrès artistique (Perrault). Ceci donnera lieu à la querelle des Anciens et des Modernes à la fin du XVII^{ème} siècle.

Les grands principes de l'esthétique classique:

- L'imitation des Anciens
- Elaboration de règles pour la littérature et l'art poétique de Boileau.
- Instruire et plaire: principe horatien (antiquité) pour corriger les vices.

Mais le XVII^{ème} siècle c'est aussi l'âge d'or du théâtre considéré comme le genre le plus noble. Boileau dans son *Art poétique* (1674) codifie le théâtre, soumis à la règle des trois unités et aux impératifs de vraisemblance et de bienséance (Cf. *Racine*). Contrairement aux écrivains baroques, qui mélangeaient les genres. Les dramaturges classiques distinguent scrupuleusement la tragédie et la comédie.

Les thèmes de prédilection :

On privilégie les sujets nobles. Les personnages issus de la mythologie grecque, les scènes bibliques et historiques qui glorifient particulièrement le roi Louis XIV. On veille également au respect des règles de bienséance. La violence et la vulgarité sont totalement proscrites au théâtre.

La préciosité :

La préciosité est un phénomène européen au début du XVII^{ème} siècle mais pas nouveau.

Au XVII^{ème} siècle, il n'y a pas seulement une poésie précieuse comme à l'étranger, mais toute une société précieuse.

La vie de cour était devenue si grossière sous Henri IV que les courtisans commençaient à s'en distancier. Ils se sont réunis dans quelques hôtels aristocratiques où ils conversaient et se distraient agréablement. Ils s'occupaient de littérature, faisaient des vers et cherchaient à se distinguer par un langage raffiné, l'emploi de périphrases subtiles et les bonnes manières. Ils ont exercé une grande influence sur la langue. Le premier et le plus célèbre de ces salons mondains était celui de la marquise de Rambouillet.

Acte 1, Scène 1 :

Chimène

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?
Ne déguises-tu rien (1) de ce qu'a dit mon père ?

Elvire

Tous mes sens à moi-même en sont encore charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et si je ne m'abuse à (2) lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme (3).

Chimène

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'É dois prendre (4)
Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue (5)
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants (6) me penche d'un côté ?

Elvire

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance (7),
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père (8) à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et puisqu'il vous en faut encore faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu (9) de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur (10) ne soit la haute image,
Et sort d'une maison (11) si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers (12).
La valeur de son père en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encore ce qu'il fut autrefois.

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée
(13).

Le roi doit à son fils élire un gouverneur (14),
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir (15) qu'on craigne aucune
concurrence.

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival ;
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents (16).

Chimène

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée :
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand
revers.

Elvire

Vous verrez cette crainte heureusement déçue

Chimène

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

Notes :

- 1 - Ne déguises-tu rien : ne caches-tu rien ?
- 2 - Et si je ne m'abuse à : et si je ne me trompe pas à.
- 3 - Sa flamme : son amour (voir plus bas l'expression « aux feux de notre amour »).
- 4 - Quel espoir j'en dois prendre : quel espoir je dois prendre (des décisions de mon père).
- 5 - La secrète brigue : la manœuvre secrète, l'intrigue (pour obtenir l'amour de Chimène).
- 6 - Ces deux amants : les deux prétendants de Chimène, ceux qui l'aiment.
- 7 - Une indifférence qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance : une indifférence qui n'enfle et ne détruit l'espérance d'aucun d'eux.
- 8 - Le sujet de « attend l'ordre d'un père à choisir un époux » est « votre cœur »
- 9 - L'éclatante vertu : l'éclatante force.
- 10 - Un homme de cœur : un homme de courage.
- 11 - Une maison : une famille, une lignée.
- 12 - Les lauriers, comme les palmes, symbolisent la victoire.
- 13 - Balancée : hésitante.
- 14 - Un gouverneur : celui qui dirige l'éducation d'un enfant.
- 15 - Ne peut souffrir : ne peut supporter.
- 16 - Vos désirs seront bientôt contents : vos désirs seront bientôt contentés, satisfaits.

Etude de texte :

1. Quels sont les personnages du texte ?
2. Quels sont les autres personnages nommés ?
3. Où se déroule la scène ? Justifiez votre réponse.
4. À quelle époque situez-vous l'action ? Relevez les indices qui vous ont permis de répondre.
5. Dans les premiers vers, que demande Chimène ?
6. Relevez les éléments qui montrent que la pièce commence dans la joie.
7. La scène se termine-t-elle dans la joie ? Justifiez votre réponse.
8. Relevez le champ lexical de l'amour et de la guerre.
9. Quel prétendant Chimène préfère-t-elle ?
10. Qu'apprend-on des autres personnages présents et nommés ?
11. Quelle intrigue se met en place ?

A retenir :

Le Cid est une tragi-comédie (une pièce tragique avec une fin heureuse) de Pierre Corneille, célèbre dramaturge du XVII^{ème} siècle. Elle a été représentée pour la première fois en 1637, sous le règne de Louis XIII, au Théâtre du Marais à Paris. Elle met en scène des gentilshommes du Moyen-âge en Espagne, à Séville.

Les personnages principaux, Rodrigue et Chimène, s'aiment, mais voient leur amour empêché par la querelle qui oppose leurs pères, Don Diègue et Don Gomès. Rodrigue fait face à ce qu'on appellera un « **dilemme cornélien** » : venger son père humilié par un soufflet, et perdre l'amour de Chimène; perdre son honneur en ne défiant pas le Comte.

Le jeune homme choisit finalement de sacrifier son amour pour l'honneur de sa famille, et tue le père de sa bien-aimée. Celle-ci décide de renier son amour et de le dissimuler car elle préfère se venger à son tour.

L'attaque du royaume par les Maures donne à Rodrigue l'occasion de prouver sa valeur et d'obtenir à la fois le titre de « Cid », donné par ses ennemis, et la main de Chimène par le roi.

Bérénice

Eh bien ! régnez, cruel, contentez votre gloire :
 Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
 Que cette même bouche, après mille serments
 D'un amour qui devait unir tous nos moments,
 Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
 M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
 Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
 Je n'écoute plus rien, et pour jamais : adieu...
 Pour jamais ! Ah, Seigneur ! songez-vous en vous-même
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
 Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
 Que le jour recommence et que le jour finisse,
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
 Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
 L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
 Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
 Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

Titus : Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
 J'espère que bientôt la triste Renommée
 Vous fera confesser que vous étiez aimée.
 Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

Bérénice : Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparez
 Je ne vous parle point d'un heureux hyménée ;
 Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
 Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

Titus : Hélas ! vous pouvez tout, Madame : demeurez,
 Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
 Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
 Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
 Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
 Que dis-je ? En ce moment mon cœur, hors de lui-même
 S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

Bérénice : Eh bien, Seigneur, eh bien ! qu'en peut-il arriver
 Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

Titus : Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
 S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
 Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
 S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
 A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
 Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
 Que n'oseront-ils point alors me demander ?
 Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

Bérénice : Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice ?

Titus : Je les compte pour rien ? Ah ciel ! quelle injustice !

Bérénice : Quoi ? pour d'injustes lois que vous
 pouvez changer, En d'éternels chagrins vous-
 même vous plonger ? Rome a ses droits, Seigneur
 : n'avez-vous pas les vôtres ? Ses intérêts sont-ils
 plus sacrés que les nôtres ? Dites, parlez.

Titus : Hélas ! que vous me déchirez !

Bérénice : Vous êtes empereur, Seigneur, et vous
 pleurez !

Titus : Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je
 soupire, Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai
 l'empire, Rome me fit jurer de maintenir ses droits
 : Je dois les maintenir. Déjà plus d'une fois,
 Rome a de mes pareils exercé la constance.
 Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
 Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
 L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
 Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;
 D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête ;
 L'autre, avec des yeux secs et presque
 indifférents, Voit mourir ses deux fils, par son
 ordre expirants. Malheureux ! Mais toujours la
 patrie et la gloire Ont parmi les Romains remporté
 la victoire. Je sais qu'en vous quittant le
 malheureux.

Titus : Passe l'austérité de toutes leurs vertus,
 Qu'elle n'approche point de cet effort insigne,
 Mais, Madame, après tout, me croyez-vous
 indigne de laisser un exemple à la postérité,
 Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

Bérénice : Non, je crois tout facile à votre
 barbarie. Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher
 la vie. De tous vos sentiments mon cœur est
 éclairci ; Je ne vous parle plus de me laisser ici.
 Qui ? Moi, j'aurais voulu, honteuse et méprisée
 d'un peuple qui me hait soutenir la risée ? J'ai
 voulu vous pousser jusques à ce refus.

C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
 N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
 Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures ;
 Non ; si le ciel encore est touché de mes pleurs,
 Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
 Si je forme des vœux contre votre injustice,
 Si devant que mourir la triste

Bérénice : vous veut de son trépas laisser quelque
 vengeur, Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de
 votre cœur. Je sais que tant d'amour n'en peut être
 effacée, Que ma douleur présente, et ma bonté
 passée, Mon sang, qu'en ce palais je veux même
 verser, Sont autant d'ennemis que je vais vous
 laisser ; Et, sans me repentir de ma persévérance,
 Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
 Adieu.

Etude de texte :

1. Quels sentiments se succèdent dans le cœur de Bérénice ? Comment Titus justifie-t-il sa décision ?
2. A quoi s'abaisse-t-elle ?
3. Analysez chez Titus le dilemme cornélien entre la gloire et l'amour.

A retenir :

Bérénice est une pièce de théâtre publiée en 1670 par Jean Racine, grand dramaturge et poète tragique de son époque (1639/1699). L'action se passe à Rome : Titus, empereur de Rome, aime une reine, Bérénice, et en est aimé. Antiochus, le meilleur ami de Titus l'aime aussi silencieusement depuis 5 ans. Apprenant que leur mariage doit se faire le soir même, il décide d'avouer son amour à Bérénice. Titus, parce qu'il est empereur romain ne peut épouser une reine. Les lois de Rome l'interdisent. Il décide donc d'éloigner Bérénice.

La scène 5 de l'acte IV met en avant l'empereur Titus qui annonce à Bérénice qu'elle doit retourner chez elle car Rome n'est pas favorable au mariage de l'empereur avec une reine. A travers le personnage de Bérénice, Racine veut nous faire réfléchir sur cette vérité absolue : le pouvoir est toujours vainqueur sur l'amour.

Pour aller plus loin ...

Racine et Corneille ont traité, en même temps, les mêmes sujets, comparez leurs écritures en essayant de dégager d'un côté les caractéristiques du théâtre cornélien, de l'autre celles du théâtre racinien.

Corneille	Racine
<ul style="list-style-type: none">- Il préfère l'in vraisemblable, objectif atteint en ne respectant pas les règles d'Aristote (c'est-à-dire l'unité de lieu, de temps, d'action et de bienséance)*.- C'est la raison qui l'emporte sur la passion.- L'amour est fondé sur l'estime et l'honneur.- Les personnages gardent leur lucidité dans n'importe quelle situation. Ils sont donc maîtres de leurs passions.- Il met sur scène aussi bien des personnages féminins que masculins.- Vision positive de l'homme qui est en mesure de maîtriser ses sentiments/instincts négatifs.- L'homme peut maîtriser la fatalité et renverser son destin.- Le spectateur garde sa lucidité et sa capacité de réfléchir face à ce qui se passe sur scène.	<ul style="list-style-type: none">- Il préfère le vraisemblable, objectif atteint en respectant les règles d'Aristote (c'est-à-dire l'unité de lieu, de temps, d'action et de bienséance).- C'est la passion qui l'emporte sur la raison.- L'Amour se fonde sur la passion et la jalousie extrêmes.- Les personnages perdent leur lucidité quand la passion prend le dessus ; ils ne sont pas maîtres de leurs passions.- Préférence pour les personnages féminins.- Vision négative (qui ressent de l'influence janséniste) de l'homme, de sa capacité de maîtriser ses instincts négatifs.- L'homme est victime de la fatalité, de la malédiction divine contre laquelle il ne peut rien.- Le spectateur est impliqué en première personne d'un point de vue émotif. Le spectateur est donc mis en garde contre les passions violentes de l'âme humaine.

Texte :

Dernière pièce de Molière, « Le Malade imaginaire » est une comédie-ballet en trois actes, représentée en 1673. Argan est atteint d'hypocondrie, c'est-à-dire qu'il craint les maladies et fait appel constamment aux médecins. Son obsession de la médecine est telle qu'il a décidé de marier sa fille Angélique avec Thomas Diafoirus. Mais Angélique aime Cléante et le conflit éclate. Toinette, domestique de la famille, est la seule à avoir un peu bon sens et intervient dans le conflit entre le père et la fille. Argan vient d'annoncer à sa fille qu'il l'a promise à quelqu'un, alors qu'elle est éprise d'un autre.

Acte I, Scène 5 - ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE

ARGAN : Fort honnête.

ANGELIQUE : Le plus honnête du monde.

ARGAN : Qui parle bien latin et grec.

ANGELIQUE : C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN : Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGELIQUE : Lui, mon père?

ARGAN : Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE : Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN : Monsieur Purgon.

ANGELIQUE : Est-ce que monsieur Purgon le connaît?

ARGAN : La belle demande! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE : Cléante, neveu de monsieur Purgon?

ARGAN : Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE : Eh! oui.

ARGAN : Eh bien, c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà tout ébaubie!

ANGELIQUE : C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE : Quoi! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

ARGAN : Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE : Mon Dieu! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter. Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN : Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE : Eh bien, voilà dire une raison, et il y a du plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience; est-ce que vous êtes malade?

ARGAN : Comment, coquine! si je suis malade! Si je suis malade, impudente!

TOINETTE : Eh bien, oui, monsieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN : C'est pour moi que je lui donne ce médecin, et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE : Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN : Quel est-il, ce conseil?

TOINETTE : De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN : Et la raison?

TOINETTE : La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN : Elle n'y consentira point?

TOINETTE : Non.

ARGAN : Ma fille?

TOINETTE : Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN : J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, monsieur Purgon qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE : Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

ARGAN : Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE : Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN : Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE : Eh! Fi! Ne dites pas cela.

ARGAN : Comment! Que je ne dise pas cela?

TOINETTE : Eh! Non.

ARGAN : Et pourquoi ne le dirais-je pas?

TOINETTE : On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN : On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

Etude de texte :

1. Quels sont les personnages présents dans cette scène ?
2. Quel est le but de chacun d'eux ?
3. Qu'est-ce qui fait apparaître le quiproquo ?
4. Quels sont les arguments d'Argan? Sont-ils raisonnables?
5. Pourquoi Toinette intervient-elle dans cette scène?
6. Que pensez-vous de son langage? Diffère-t-il de celui d'Argan et d'Angélique?
7. Qu'est ce qui fait de cette scène une comédie ?

A retenir :

La comédie classique, notamment celle de Molière, présente bien souvent des types de personnages facilement reconnaissables. Le succès de ses pièces, fait qu'aujourd'hui un nom de personnage ou une caractéristique devient un «type humain» : le bourgeois gentilhomme, l'avare, le faux dévot, le malade imaginaire...etc.

La première fonction de la comédie est de faire rire, ou du moins de faire sourire les spectateurs. Au XVII^{ème} siècle, la comédie devient une arme pour dénoncer les travers et les abus. Molière peint ainsi les ridicules dans des comédies satiriques pour critiquer certains éléments inhérents à la société de son temps, et qui sont encore d'actualité : les mariages forcés, les abus d'autorité, l'avarice, l'hypocrisie, etc.

- En un jour: L'Unité de temps

Le théâtre de la seconde moitié du XVII^e siècle est souvent appelé théâtre classique parce qu'il répond à un ensemble de règles inspirées du théâtre antique. L'idéal du théâtre classique voulait que le temps de l'action corresponde au temps de la représentation. Il ne faut pas que cette action dépasse un certain temps (relatif à la durée de la pièce).

- En un lieu : L'Unité de lieu

Toute l'action doit se dérouler dans un même lieu (un décor de palais par exemple pour une tragédie ou un intérieur bourgeois pour une comédie).

- Un seul fait accompli : L'Unité d'action :

Tous les événements doivent être liés et nécessaires. L'action principale doit être ainsi développée du début à la fin de la pièce, et les actions accessoires doivent contribuer à l'action principale et ne peuvent pas être supprimées sans lui faire perdre son sens.

- La règle de la Bienséance :

Conformément au respect de la vraisemblance et de la morale, l'acteur ne doit pas choquer le spectateur. De ce fait violence et intimités physiques sont exclues de la scène. Les batailles et les morts se doivent de se dérouler hors scène et d'être rapportées au spectateur sous forme de récits.

Voici quelques résumés de comédies et de tragédies du XVIIIe siècle. Ils vont vous permettre de différencier ces deux genres du théâtre classique.

MOLIERE :

L'Avare

Cléante et Elise, les deux enfants de l'avare Harpagon, craignent chacun pour leurs amours respectifs. La ladrerie de leur père fait obstacle à leurs projets de mariage. Pour la fréquenter, Valère, le galant d'Elise, a dû s'engager incognito comme intendant d'Harpagon, et Cléante n'a pas le sou pour tirer de son dénuement la jeune Mariane, qu'il aime. Pis encore : Harpagon a l'intention de marier ses deux enfants à de riches vieillards et d'épouser lui-même Mariane. La rivalité entre le père et le fils éclate finalement au grand jour : l'avare déshérite et chasse Cléante. Mais Harpagon découvre le vol d'une cassette contenant une importante somme d'argent. La recherche du coupable lui fait découvrir la liaison d'Elise et de Valère, lequel est accusé du vol par Maître Jacques, le cuisinier factotum d'Harpagon. L'arrivée d'Anselme, le vieillard promis à Elise, dénoue la situation : il se révèle être le père de Valère et de Mariane, jadis perdus lors d'un naufrage ; il n'y a donc plus d'obstacles aux mariages. En échange de Mariane, Cléante remet à Harpagon la cassette que son valet, La Flèche, avait volée.

L'Ecole des femmes

Arnolphe se vante d'être à l'abri du cocuage ; de fait, se croyant plus malin que ses concitoyens, il se propose d'épouser sa pupille qu'il a fait élever, dès l'âge de quatre ans, dans l'absence de toute instruction : il espère s'être préparé ainsi une femme qui lui sera fidèle et aveuglément soumise. Mais la précaution se révèle inutile. Le fils d'un de ses amis, Horace, lui confie avoir séduit une certaine Agnès, innocente pupille sous la coupe d'un barbon, Monsieur de La Souche. Arnolphe, qui a reconnu son deuxième nom, s'efforce en vain de mettre un terme à la relation des deux jeunes gens. Devenue lucide et rusée à l'école de l'amour, Agnès finit par s'évader, mais, Horace, pour ne pas ternir sa réputation, la confie à Arnolphe. C'est alors qu'arrive d'Amérique le père disparu d'Agnès. Il unit sa fille à Horace.

CORNEILLE

Horace

Pour éviter l'horreur d'une guerre qui décimerait Rome et Albe, chaque ville décide de choisir trois champions chargés de la représenter. L'honneur de défendre leur ville revient aux trois Horaces, pour Rome, et aux trois Curiaces, pour Albe. Mais c'est un devoir déchirant pour ces champions unis par des liens d'amour et de parenté : l'aîné des Horaces est l'époux de Sabine, sœur des Curiaces, et l'aîné des Curiaces doit épouser Camille, sœur des Horaces. La victoire revient à l'aîné des Horaces, seul survivant du combat. C'est la joie chez les Romains, mais le désespoir pour Camille : celle-ci excite la colère de son frère en insultant Rome et Horace la tue. Son statut de héros, sauveur de l'Etat, lui permet d'échapper au châtement judiciaire.

Suréna

En vertu d'un traité, la princesse d'Arménie Eurydice doit épouser le fils du roi des Parthes, Pacorus, mais elle aime Suréna, grand seigneur parthe auréolé de sa victoire sur les Romains de Crassus, et que le roi Orode voudrait s'attacher définitivement en le mariant à sa fille Mandane. Alarmé par la froideur d'Eurydice, Pacorus obtient d'elle l'aveu qu'elle en aime un autre. De son côté, Orode, devant la réticence de Suréna à épouser Mandane, se sent menacé par ce héros trop puissant : de plus, il apprend qu'Eurydice refuse d'épouser son fils Pacorus. Bien que de lourdes menaces pèsent désormais sur Suréna, les deux amants, malgré l'impasse de leur situation, refusent de céder aux exigences de la politique. A l'annonce de la mort de Suréna, assassiné par une flèche anonyme, Eurydice succombe au désespoir.

RACINE

Andromaque

Roi d'Épire, Pyrrhus, le fils d'Achille et le vainqueur de Troie, s'est épris de sa captive, Andromaque, veuve du chef troyen Hector, tué par Achille. Il délaisse Hermione, qu'il doit épouser et qui, par amour pour lui, avait éconduit Oreste, roi d'Argos. Andromaque, elle, n'aime pas Pyrrhus et veut rester fidèle à son défunt époux. Cependant, pour sauver son fils, Astyanax, qu'Oreste est venu demander, au nom des Grecs, elle consent à épouser Pyrrhus, avec le projet secret de se tuer aussitôt la cérémonie nuptiale terminée. Devant ce revirement et la perspective du mariage proche de Pyrrhus avec Andromaque, Hermione, folle de rage amoureuse, demande à Oreste de tuer Pyrrhus. Oreste s'exécute, mais Hermione, désespérée par son geste, rejette Oreste. Elle se tue sur le cadavre de Pyrrhus, Oreste sombre alors dans la folie, Andromaque devient reine.

Bérénice

Titus, fils de Vespasien, vient de monter sur le trône. Depuis cinq ans, il aime Bérénice, reine de Palestine, qui l'a suivi à Rome. Rome, d'habitude hostile à l'Orient et aux reines, garde le silence sur leur union présumable. Bérénice, naïvement, voit dans ce silence un consentement, malgré les appréhensions de sa confidente. Mais Titus sait bien que le silence de Rome est, en fait, lourdement réprobateur. Dès sa première entrée en scène, il paraît ferme et résolu à faire passer ses devoirs avant ses sentiments. Il a alors une première entrevue avec Bérénice, au cours de laquelle il se montre incapable de dire la vérité. Après cet échec, Titus se résout à lui faire connaître sa décision par l'intermédiaire de son ami Antiochus, roi de Comagène - lequel avait auparavant déclaré sans succès sa flamme à Bérénice -, qu'elle refuse de croire et accable même de reproches haineux. Une seconde fois, Titus tente de parler lui-même, et trouve enfin la force de dire – certes, encore mollement – la vérité. Bouleversé par cet échange et déchiré par les appels de Bérénice, Titus est même en larmes et pense au suicide. Mais, fortifié par une séance du Sénat qui lui fait entendre la voix de Rome, il confirme à Bérénice, après un ultime revirement, que son amour pour elle est certes plus fort que jamais, mais que la raison d'Etat exige d'eux une rupture. Bérénice finit par se résigner à la séparation d'envers Titus.

Texte 1 : Le loup et l'agneau selon Esope (version modifiée)

Un loup affamé rôdait au bord d'une route déserte lorsque passa un agneau gras. L'idée de faire un bon repas lui mit l'eau à la bouche.

« Pourquoi prends-tu tant de place sur mon chemin ? » dit le loup en roulant des yeux féroces. L'agneau frissonna et lui répondit : « Excusez-moi mais sauf respect, je ne vois pas en quoi je vous gêne.

« Comment ! s'exclama le loup. Tu es aussi effronté que ton père, le chien du juge, qui m'a fait mettre en prison !

- Détrompez-vous, mes parents sont de simples moutons, dit l'innocent agneau. Et aucun de nous n'a jamais chassé les vôtres.

- Tais-toi ! Ta famille hait les loups et tu vas payer pour ton père ! ». Le loup sauta sur l'agneau et l'égorgea. Moralité : pour qui veut pendre son chien, toute corde est la bonne.

Texte 2 : Le Loup et l'Agneau de La Fontaine

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

- Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant. Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

- Je n'en ai point.

- C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

Etude de texte :

1. Qui sont les personnages présents dans cette histoire ? (fables 1 et 2)
2. Qu'ont-ils de particulier ?
3. Que reproche le loup à l'agneau ? Quelle est la morale de l'histoire ?
4. Quelle est la différence entre les deux textes ?

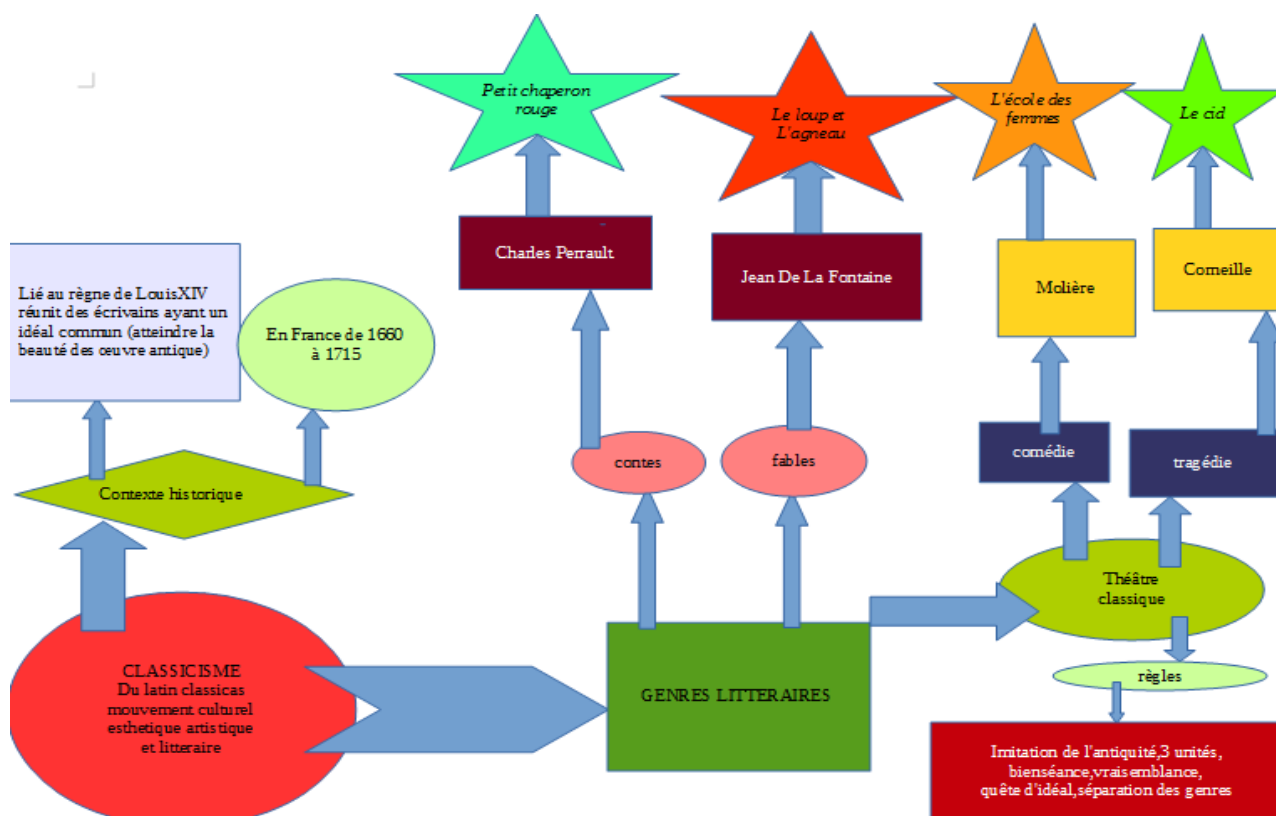
A retenir :

Une fable est une histoire imaginaire, le plus souvent en vers et dont le but est d'illustrer une morale. Elle a souvent pour héros des animaux, censés représenter les hommes. On appelle l'auteur d'une fable un fabuliste. Les origines du genre remontent à l'écrivain grec Esope (VII^e – VI^e siècle av. J.-C.), Phèdre (auteur latin : 15 av. J.-C. – 50 ap. J.-C.).

Les récits sont brefs et ont une visée didactique, les décors et les personnages sont présentés rapidement. Avec des dialogues et des préceptes que l'on peut retenir facilement

Les auteurs du XVII^e siècle avaient recours à la fable afin d'éviter la censure : les animaux, eux, peuvent critiquer et être critiqués. → La fable, par l'intermédiaire des animaux, permet de dénoncer les injustices et les abus de la société, mais aussi, plus généralement et de manière satirique, les défauts humains. Ainsi, elle permet d'éduquer facilement le lecteur.

Mémo : cartes mentales sur le classicisme



Pour aller plus loin...

Faites des recherches sur : R. Descartes, B. Pascal, Mme de Lafayette et J. de La Bruyère.

LE XVIIIème siècle :

Le Siècle des Lumières



Cours 22 : les inventions de la liberté

Alors que la cour n'est plus le centre de la vie littéraire après 1715, les discussions ont lieu dans les salons, les cafés et les clubs. On y débat de l'art au sens large. L'astronomie est à l'honneur, l'histoire naturelle aussi.

Diderot consacre une part importante de son Encyclopédie aux sciences. Un nouvel esprit souffle sur le siècle pré-révolutionnaire.

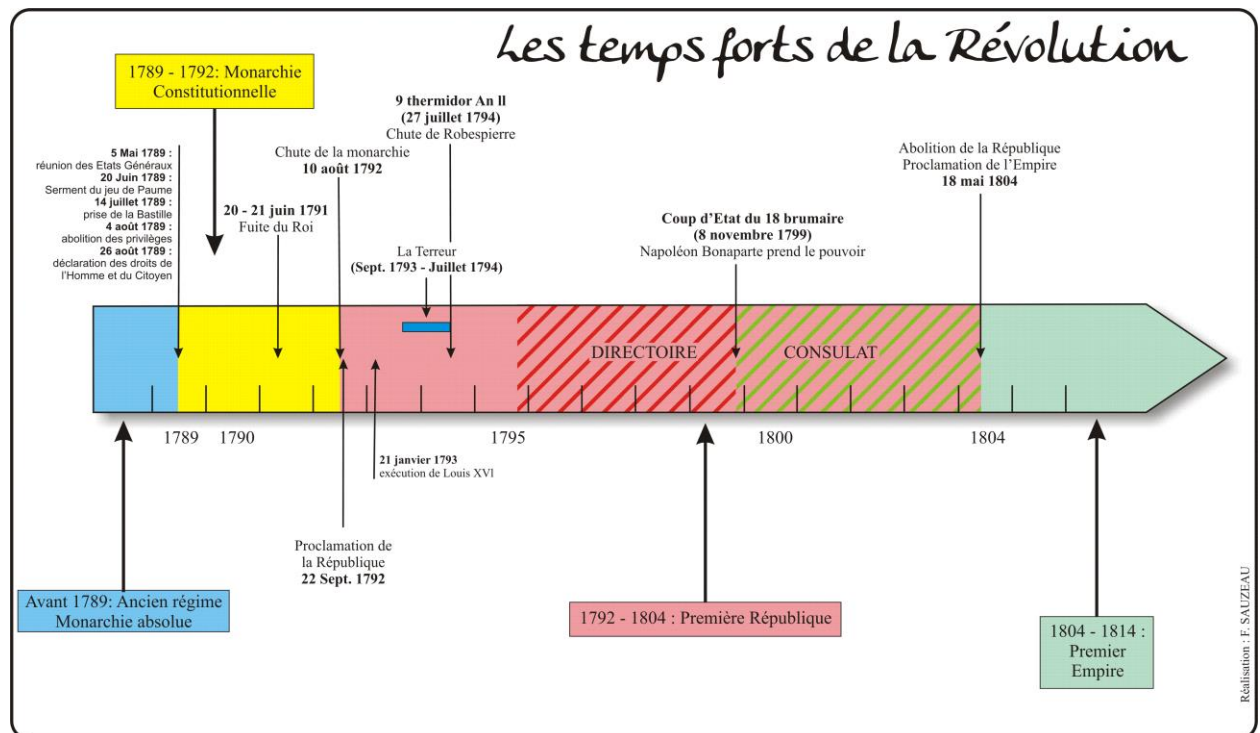
Deux grandes périodes se dessinent. La première marque la fin du classicisme, on raisonne sur la politique et la religion. Seul Marivaux, dernier des classiques, étudie dans ses comédies la naissance de l'amour et les ravages qu'il provoque sur ses jeunes héros, les grands écrivains de cette époque étant incontestablement Montesquieu, Voltaire et Rousseau. L'esprit critique et satirique des institutions dont Montesquieu se fait le champion, vont dominer ce siècle hard et novateur. Voltaire prolongera cette virulence littéraire pour la porter au sommet.

A l'aise dans tous les genres, il acquiert une renommée européenne. Il incarne l'esprit philosophique dans son goût de la polémique et l'échange intellectuel, qu'il exerce avec beaucoup de talent.

Pourtant, cette année philosophique va laisser place dans une seconde période à la sensibilité : Manon Lescaut, de l'abbé Prévost, est le roman par excellence de cet éveil.

Diderot et Rousseau se laisseront, eux aussi, guider avec bonheur et volupté par les mouvements lyriques de l'âme.

La révolution française : les temps forts



L'année 1756 marque le début de la guerre de 7 ans entre l'Autriche et la France contre la Prusse et l'Angleterre. En 1758, Voltaire compose Candide, alors que la guerre ravage l'Europe.

Texte : Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.

Extrait du chapitre 3 de Candide – Voltaire

Etude de texte :

1. De quelle façon est présentée la guerre dans le texte ?
2. A quel spectacle Candide assiste-t-il ?
3. Quel sentiment éprouve Candide face à cette horreur ? Comment se comporte-t-il ?
4. Après avoir vu toutes ces horreurs, quelles sont les préoccupations de Candide ?
5. Que pouvez-vous dire sur ce personnage ?

A retenir :

Après avoir été chassé de chez lui, à cause de son amour pour Cunégonde, Candide est enrôlé dans l'armée bulgare qui affronte l'armée abare. Son nom évoque l'innocence et la naïveté car ce dernier est persuadé qu'il vit dans le « meilleur des mondes possibles ». Ce texte, qui est loin d'être un éloge de la guerre révèle les atrocités dont chaque camp est responsable. Ainsi, Voltaire montre l'étendue de la catastrophe. Le procédé utilisé dans son texte est évidemment l'ironie, qui trouve son expression dans une multitude de figures de style comme l'antiphrase ou l'oxymore.

Pour aller plus loin :

Faites une recherche sur les figures de style les plus récurrentes en littérature.

Dans ces lettres fictives, Montesquieu donne la parole à un Persan (Rica) qui voyage en France et écrit à ses compatriotes. Il porte dans ses correspondances un regard faussement naïf sur la société française du XVIII^{ème} siècle.

Rica à Rhédi, à Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode. Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s'imagine que c'est quelque Américaine (1) qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches (2), et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents (3) ; aujourd'hui, il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs (4) selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717. (Lettre 99)

Notes : 1 - Américaine : une Indienne d'Amérique. C'est une allusion à l'usage des fards et du rouge.

2 - Mouches : petites rondelles de tissu noir, que les femmes se collaient sur le visage et qui ressemblaient à des grains de beauté.

3 - De la taille et des dents : Allusion aux jupes montées sur des cerceaux qui cachaient la taille et aux fausses dents que mettaient certaines femmes.

4 - Mœurs : Comportement, habitudes dans une société; règles de vie imposées.

Etude de texte :

1. Quels indices montrent que ce texte est une lettre ?
2. L'auteur de la lettre se moque de la mode. Justifiez en relevant des expressions du texte.
3. L'auteur se moque d'autre chose dans le texte, quel est le rapport avec la mode ?
4. Quel type de moquerie utilise-t-il dans son texte ?

A retenir : *Publiées à Amsterdam, sans nom d'auteur, les Lettres persanes, se présentent comme la traduction d'une correspondance entre Persans. Le texte de Montesquieu relève de la satire. Il se moque de la société française, de ses mœurs et de la politique. C'est une critique sociale déguisée en correspondances qui permet à son auteur d'éviter la censure.*

Extraits :

[Le contrat social : l'individu abandonne sa liberté naturelle pour sa liberté de citoyen, déterminée par le Moi collectif]

« [Le pacte social] se réduit aux termes suivants: «Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.» »

« À l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son moi commun, sa vie et sa volonté. »

[La souveraineté appartient au peuple. Le pouvoir exécutif ne fait qu'appliquer sa volonté législative]

Il n'y a donc point de liberté sans Lois, ni où quelqu'un est au-dessus des Lois (...). Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas ; il a des chefs et non pas des maîtres ; il obéit aux Lois, mais il n'obéit qu'aux Lois, et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes. Toutes les barrières qu'on donne dans les Républiques au pouvoir des Magistrats ne sont établies que pour garantir de leurs atteintes l'enceinte sacrée des Lois : ils en sont les Ministres, non les arbitres ; ils doivent les garder, non les enfreindre. Un peuple est libre, quelque forme qu'ait son Gouvernement, quand dans celui qui le gouverne il ne voit point l'homme, mais l'organe de la Loi.

La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point (...).

Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires; ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle; ce n'est point une loi. Le peuple Anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement: sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. »

[Le « droit du plus fort » est une absurdité : la force ne fait pas le droit]

Obéissez aux puissances. Si cela veut dire cédez à la force, le précepte est bon mais superflu, je réponds qu'il ne sera jamais violé (...). Qu'un brigand me surprenne au coin d'un bois : non seulement il faut par force donner la bourse, mais quand je pourrais la soustraire suis-je en conscience obligé de la donner ? Car enfin le pistolet qu'il tient est aussi une puissance. Convenons donc que la force ne fait pas droit, et qu'on est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes.

Etude de texte : Discutez chacun des extraits du contrat social de Rousseau

A retenir : *J.J. Rousseau est un l'un des plus illustres écrivains et philosophes du siècle des Lumières. Ses écrits ont influencé l'esprit révolutionnaire français. Il est célèbre pour ses travaux sur l'homme, la société et sur l'éducation.*

Texte :

Nos quatre voyageurs allèrent de compagnie, s'entretenant de la pluie, du beau temps, de l'hôtesse, de l'hôte, de la querelle du marquis des Arcis au sujet de Nicole (chienne de la patronne de l'auberge où étaient descendus les personnages). Cette chienne affamée et malpropre venait sans cesse s'essuyer à ses bas ; après l'avoir inutilement chassée plusieurs fois avec sa serviette, d'impatience il lui avait détaché un assez violent coup de pied... Et voilà la conversation tournée sur cet attachement singulier des femmes pour les animaux. Chacun en dit son avis. Le maître de Jacques, s'adressant à Jacques, lui dit : "Et toi, Jacques, qu'en penses-tu ?"

Jacques demanda à son maître s'il n'avait pas remarqué que, quelle que fût la misère des petites gens, n'ayant pas de pain pour eux, ils avaient tous des chiens; s'il n'avait pas remarqué que ces chiens, étant tous instruits à faire des tours, à marcher à deux pattes, à danser, à rapporter, à sauter pour le roi, pour la reine, à faire le mort, cette éducation les avait rendus les plus malheureuses bêtes du monde. D'où il conclut que tout homme voulait commander à un autre; et que l'animal se trouvant dans la société immédiatement au-dessous de la classe des derniers citoyens commandés par toutes les autres classes, ils prenaient un animal pour commander aussi à quelqu'un. "Eh bien! dit Jacques, chacun a son chien. Le ministre est le chien du roi, le premier commis est le chien du ministre, la femme est le chien du mari, ou le mari le chien de la femme; Favori est le chien de celle-ci, et Thibaud est le chien de l'homme du coin. Lorsque mon maître me fait parler quand je voudrais me taire, ce qui, à la vérité, m'arrive rarement, continua Jacques; lorsqu'il me fait taire quand je voudrais parler, ce qui est très difficile; lorsqu'il me demande l'histoire de mes amours, et que j'aimerais mieux causer d'autre chose; lorsque j'ai commencé l'histoire de mes amours, et qu'il l'interrompt: que suis-je autre chose que son chien? Les hommes faibles sont les chiens des hommes fermes.

LE MAÎTRE: Mais, Jacques, cet attachement pour les animaux, je ne le remarque pas seulement dans les petites gens, je connais de grandes dames entourées d'une meute de chiens, sans compter les chats, les perroquets, les oiseaux.

JACQUES: C'est leur satire et celle de ce qui les entoure. Elles n'aiment personne; personne ne les aime: et elles jettent aux chiens un sentiment dont elles ne savent que faire.

LE MARQUIS DES ARCIS: Aimer les animaux ou jeter son cœur aux chiens, cela est singulièrement vu.

LE MAÎTRE: Ce qu'on donne à ces animaux-là suffirait à la nourriture de deux ou trois malheureux.

JACQUES: A présent en êtes-vous surpris?

LE MAÎTRE: Non."

Le marquis des Arcis tourna les yeux sur Jacques, sourit de ses idées; puis, s'adressant à son maître, il lui dit: "Vous avez là un serviteur qui n'est pas ordinaire."

Etude de texte :

1. Quelle est la situation d'énonciation de ce passage (qui parle ? à qui ? où ? quand ? ...)
2. Qui est le narrateur ?
3. De quelle manière le narrateur s'adresse-t-il au lecteur?
4. Quel est le thème de la conversation ?
5. Quelle thèse Jacques défend-il ?
6. "Vous avez là un serviteur qui n'est pas ordinaire." déclare le marquis des Arcis. Qu'est-ce qui fait, selon vous, de Jacques un valet inhabituel ?
7. Quelle est l'originalité du couple maître/serviteur ici ?

A retenir :

Denis Diderot (1713-1784) est un philosophe et romancier du XVIII^{ème} siècle. Il connut la prison et la censure pour ses idées matérialistes et athées. Auteur de romans libertins (Les Bijoux indiscrets) ou expérimentaux (Jacques le fataliste), de dialogues philosophiques (Supplément au voyage de Bougainville), il est avant tout celui qui réalisa avec d'Alembert l'œuvre colossale qu'est l'Encyclopédie.

Pour aller plus loin...

Citation de Milan Kundera, lecteur (admiratif) de Jacques le fataliste :

" Dans cet ouvrage insolite, Diderot a donné libre cours à sa fantaisie sans respecter les lois du récit et de la construction romanesque. Il raconte le voyage du valet Jacques et de son maître d'une façon qui est, en apparence, complètement incohérente. Il n'arrête pas de couper le récit par d'innombrables digressions, il y ajoute des épisodes qui ne sont que vaguement liés à l'histoire principale, il se moque de son lecteur, met à l'épreuve sa patience, le provoque et joue à cache-cache avec lui.

Tout ce qui est raconté est mis en doute, rien n'est tout à fait sérieux. Et ce sont justement cette liberté, cette originalité, ce manque de sérieux qui font le bonheur de Milan Kundera : "*Je veux le dire impérativement: aucun roman digne de ce nom ne prend le monde au sérieux. Qu'est ce que cela veut dire d'ailleurs "prendre le monde au sérieux"? Cela veut certainement dire : croire à ce que le monde veut nous faire croire. De Don Quichotte jusqu'à Ulysse, le roman conteste ce que le monde veut nous faire croire.*" ... "*Le roman de Diderot est une explosion d'impertinente liberté sans autocensure et d'érotisme sans alibi sentimental.*"

Faites une recherche sur l'Encyclopédie au XVIII^{ème} siècle



Acte I, scène 2 (extrait)

Dubois, ancien valet de Dorante, est maintenant au service d'une veuve, Aramine. Il a décidé d'introduire chez elle son ancien maître, en qualité d'intendant, pour que celui-ci rétablisse sa fortune en épousant sa maîtresse de maison. Dorante doute du succès de leur entreprise : Dubois l'encourage...

DUBOIS - Point de bien ! Votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE - Quelle chimère !

DUBOIS - Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE - Elle a plus de cinquante mille livres de rente Dubois.

DUBOIS - Ah ! Vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE - Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS - Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE - Je l'aime avec passion. Et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS - Oh ! Vous m'impatientez avec vos terreurs : Oh que diantre ! Un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera : adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy ; nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi, nous ferons le reste.

Etude de texte :

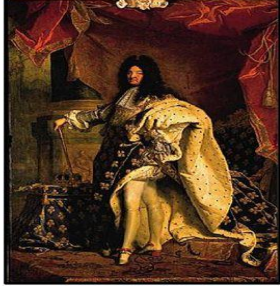

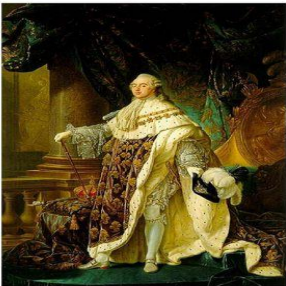
1. Quelle sont les indications fournies par le dialogue sur la situation des personnages ?
2. Quels sont les arguments utilisés par Dubois pour soutenir son maître ?
3. A partir de cet extrait, montrez quel regard Marivaux porte sur les relations entre homes et femmes à son époque.

A retenir :

L'œuvre de Marivaux s'organise autour de la question centrale de la sincérité en amour, développée tout au long de sa carrière de dramaturge, mais aussi de moraliste et de romancier. En une vingtaine d'années, il approfondit sa réflexion sur les motifs de l'amour-propre, de la tromperie ou de l'imposture, dont il analysa les nombreuses variations dans ses pièces de théâtre. Marivaux a, renouvelé le genre de la comédie en la fondant sur l'amour naissant traduit en un langage délicat, un jeu de séduction par le langage, appelé « marivaudage ». Ainsi, il soulève l'éternelle question de la transparence du cœur, les ruses du langage, de l'amour-propre et de l'imagination.

Pour aller plus loin :

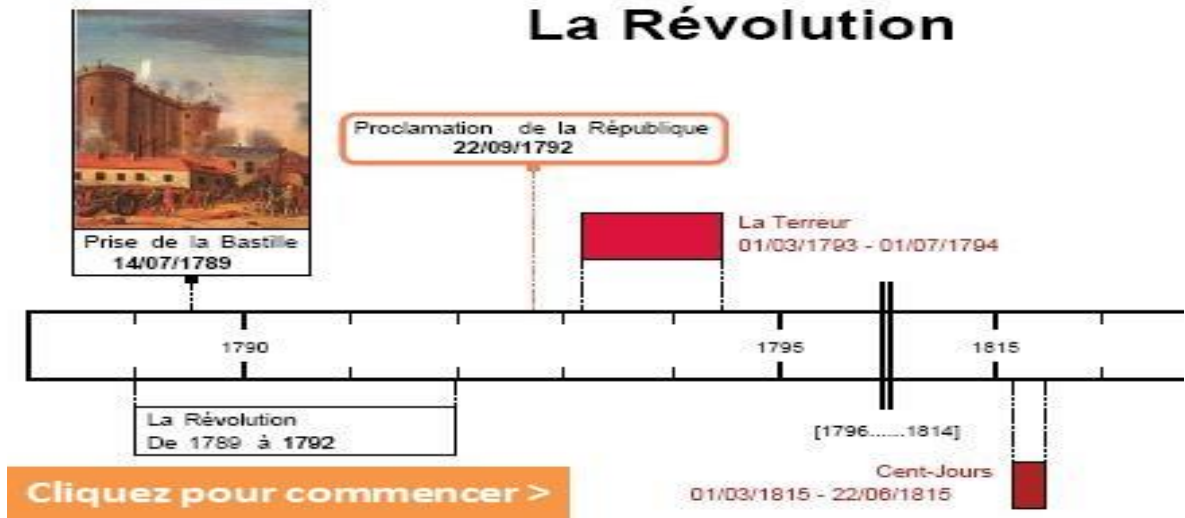
Faites une recherche sur la Révolution française et le roman au XVIIIème siècle

		
REGNE PERSONNEL DE LOUIS XIV (1661-1715)	REGNE PERSONNEL DE LOUIS XV (1723-1774)	REGNE PERSONNEL DE LOUIS XVI (1774-1789)

Au XVIIIe siècle, la France est gouvernée par un roi. Il gouverne seul et possède tous les pouvoirs (politique, militaire, religieux, économique). A cette époque le roi prétend détenir son pouvoir de dieu. On appelle ce régime: une monarchie absolue de droit divin.

REGENCE (1715) (1715-1723) MORT LOUIS XIV CH. D'ORLEANS	MONARCHIE ABSOLUE (1723 - 1774) LOUIS XV	REVOLUTION (1789 - 1804) 1° REPUBLIQUE (92-99)	1° EMPIRE (1804-1815) NAPOLEON-B
 MONTESQUIEU (1689 – 1755)	 VOLTAIRE (1694 – 1778)	 DIDEROT (1713 – 1784)	 BEAUMARCHAIS (1732 – 1799)
 MARIVAUX (1688 – 1763)	 ROUSSEAU (1712 – 1778)	 LACLOS (1741 – 1803)	
LE SIECLE DES LUMIERES XVIII°			

La Révolution



Frise chronologique de la littérature française du XV^{ème} au XX^{ème} siècle

